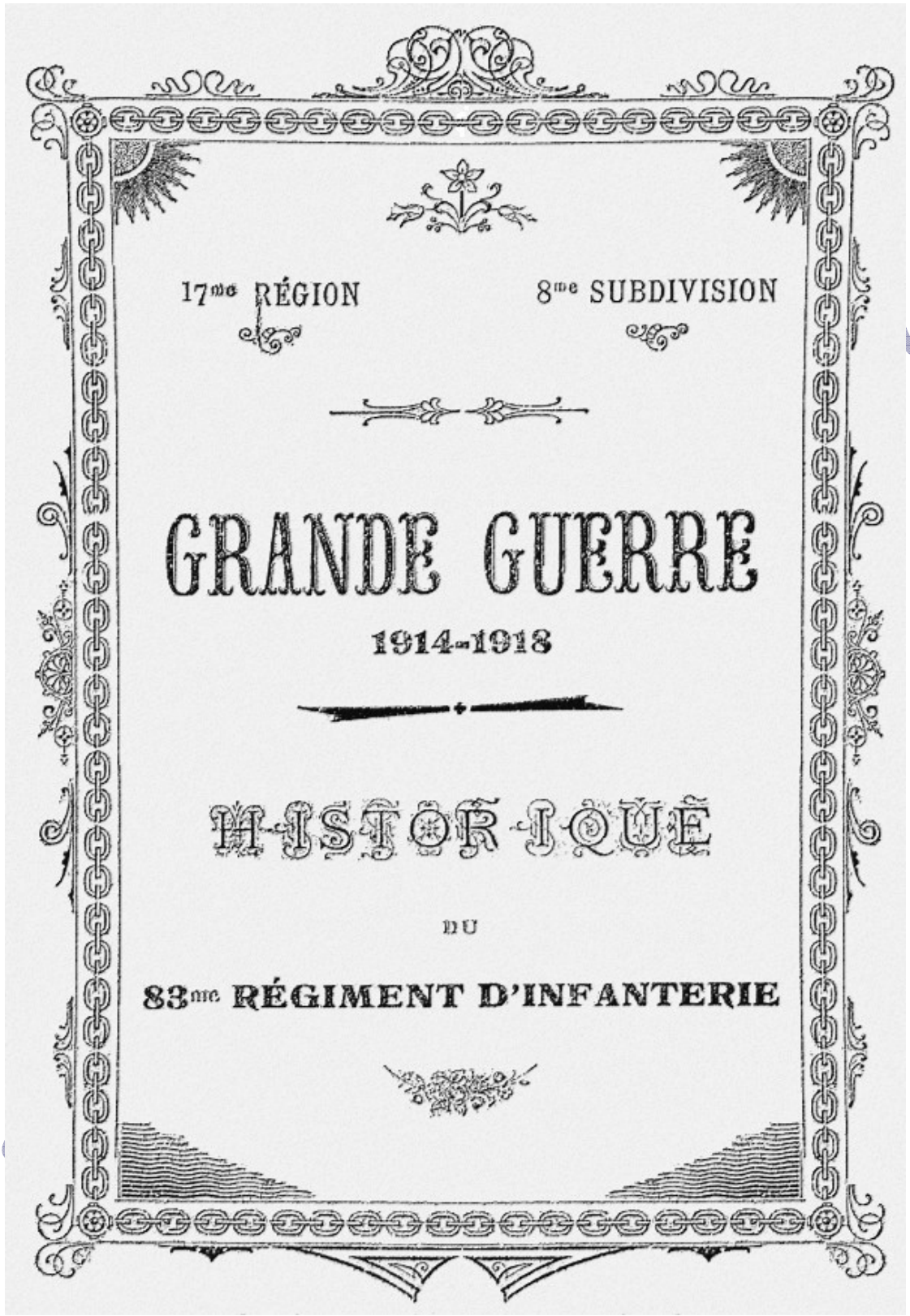
Titre : **83e REGIMENT D'INFANTERIE** **HISTORIQUE** **1914-1918**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Infanterie** **1914-1918**
Auteur :	Origine : **Collection Jean-Luc DRON**
Référence :	Transcripteur : **Paul CHAGNOUX** Date : **2012**

Ancestramil


17me RÉGION
8me SUBDIVISION
GRANDE GUERRE
1914-1918
HISTORIQUE
DU
83me RÉGIMENT D'INFANTERIE



Ancestra

CHAPITRE PREMIER

« J'aime mon village plus que ton village
« et la France par dessus tout ».
MISTRAL.

A la mobilisation, le 83me Régiment d'Infanterie était stationné partie à Toulouse, partie à Saint-Gaudens. Il avait été recruté parmi des Basques au corps bien râblé, à l'idiome étranger, aux yeux mobiles, des Landais nés dans les forêts odorantes, des montagnards Pyrénéens secs et bruns dont la peau hâlée se tend lisse sur les os qui saillent, des Toulousains gouailleurs et des paysans heureux de vivre, venus des riches plaines de la Garonne. Bruyant et vif, faisant résonner à tous les échos *Bët ceii des Paü* et la *Toulousaine*, ce Régiment offrait une physionomie riante, reflet de la belle humeur légendaire des gens de Gascogne et sous cette gaité franche, expansive, de bon aloi, il conservait intactes des vertus guerrières de premier ordre que la tradition avait déjà consacrées. Ardent comme l'avaient été les partisans de Montluc, énergique comme Lahire, cet intrépide compagnon que le Midi donna à Jeanne de Lorrraine, bouillant comme on l'est dans un pays où le soleil mûrit le raisin, le 83me Régiment d'Infanterie, dans ses garnisons, à Saint-Gaudens, au pied des montagnes, dont les cimes, frontières inviolables, apparaissent neigeuses et blanches ; à Toulouse, cité d'où rayonnent l'intelligence et les arts, — attendait impatient que l'ordre lui arrive de courir sus aux Boches.

CHAPITRE II

VEILLÉE D'ARMES

« Nous descendrons dans la carrière
« Quand nos aînés n'y serons plus ».

Embarqué le 6 août 1914, le 83me Régiment d'Infanterie arrivait à Valmy, le 8 du même mois. Le 9 août, le Régiment, hanté par le souvenir des victoires que les armées de **DUMOURIEZ** et de **KLÉBER** avaient remportées dans ces campagnes historiques, était rassemblé dans un champ entre Laval et Wargemoulin, près de la Tourbe. Le Colonel **BRETON**, petit de taille mais droit, l'air résolu, s'avança vers lui et lui présenta le drapeau en ces termes :
« Soldats du 83me, je ne vous connais pas encore. Dans quelques jours, demain, ce soir peut-être, il me sera donné de vous juger à l'œuvre. Ce drapeau, notre drapeau, le drapeau de **la France**, illustré par nos aïeux, je vous le confie ! A vous de le défendre jusqu'au bout ! Regardez vos cartouchières et surtout vos baïonnettes et puis : En Avant ! »

CHAPITRE III

PREMIER CONTACT AVEC L'ENNEMI. LA RETRAITE.

« Regardez vos cartouchières et
« surtout vos baïonnettes et puis : En Avant ! »

Ce fut du côté de Bertrix, au nord des confins de la Belgique et de la France, que le 83me Régiment d'Infanterie prit pour la première fois le contact de l'ennemi. La région est très accidentée, boisée et coupée par une entaille profonde où, entre deux rives hautes et tombant à pic, la Semoy coule sur un lit étroit.
Le 21 août, le régiment, venu par étapes de la vallée de la Tourbe, s'était établi en position d'attente dans la forêt de Pures. Pendant la journée du 22, comme il poursuivait sa marche dans la direction d'Herbeumont, il reçut, vers seize heures, l'ordre d'attaquer les Allemands qui, du côté de Jehonville et d'Aulnoye, occupaient à la lisière d'un bois des tranchées protégées par des fils de fer et dominant une clairière marécageuse, large d'au moins 800 mètres. Profitant des couverts au-dessus desquels les 77 ennemis fusent déjà en grand nombre, le Régiment se déploie en tirailleurs et se tient prêt à donner l'assaut. Au signal convenu, il s'élance au pas de charge tandis que le soldat **BRÉCHET** de la 2me Compagnie, entonne l'une après l'autre *la Marseillaise* et *la Toulousaine*. Mais les mitrailleuses ennemies, se dévoilant soudain, ouvrent le feu et couchent nos lignes à mesure qu'elles émergent hors des taillis et se dressent sur la clairière nue. Au premier rang, atteint par la première balle, tombe le Commandant **BENET**, militaire de grand savoir, énergique, connu déjà par ses brillantes campagnes dans les Colonies, haut de taille et qui, sabre au clair, entraîne ses hommes. Touché à son tour, le Sous-lieutenant **SÉNUT**, âme sensible et tendre, meurt avec une douce résignation, en disant à ceux qui accourent pour lui porter secours : « Écrivez à ma mère que ma dernière pensée a été pour elle ». Le Lieutenant **LAGARDE**, de la 7me Compagnie, défend qu'on le relève avant les soldats couchés auprès de lui.
Le Capitaine **TEYSSIER**, commandant la 1re Compagnie, se tient stoïquement debout, à la lisière

d'un bois, malgré le feu le plus intense. A plusieurs reprises, il entraîne ses hommes à l'assaut et les ramène, moins nombreux chaque fois, mais indomptables. Sa belle attitude les enthousiasme. Bientôt un projectile le frappe et il tombe à son tour pour ne plus se relever.
L'Adjudant **DANDINE** à la mâchoire traversée par une balle. Il reste néanmoins à la tête de sa section et puise dans son ardent amour de la France le courage de s'élancer, malgré sa blessure, jusqu'aux fils de fer ennemis, et de les cisailler lui-même, sous une grêle de balles, pour ouvrir un passage à ses hommes.
L'adjudant **BEZAC** tombe mortellement frappé par une balle au moment où il entraine sa section à l'assaut. L'Adjudant **FAURÉ**, atteint de deux blessures sérieuses, refuse de se laisser évacuer et reste à son poste. Le soldat **FONTANNEAU** se distingue par sa folle bravoure qui provoque chez ses camarades une joyeuse émulation.
Les pertes sont lourdes, le Régiment se fond. Cependant, par cinq fois, il tente d'aborder les tranchées allemandes, méprisant le feu intense de l'ennemi sans cesse croissant en nombre, désireux avant tout d'arriver à ce corps à corps, à cette lutte à l'arme blanche qui seule entre combattants loyaux décide de la Victoire. Et sa crânerie, sa volonté l'emportant sur les pires difficultés l'approchent un moment du succès. Le soldat **CAU** est blessé ; néanmoins il se précipite résolument sur une tranchée ennemie qui n'avait pu être abordée ; il plante sa baïonnette dans la poitrine de deux Prussiens avant de mourir lui-même environné d'ennemis. Mais le soir vient ; de rouges lueurs brûlent par place l'horizon, et la résistance se fait plus opiniâtre, plus meurtrière. Les trois bataillons, réduits et affaiblis par les assauts furieux qu'ils ont donné, ont ordre de se replier.
Le peu qui reste au Régiment est ramené à l'arrière pendant la nuit. La journée du 22 août 1914 l'a décimé, elle n'a pas brisé son énergie. Tel qu'il est, en effet, et jusqu'au 5 septembre, le 83me, sans prendre aucun repos, franchissant des rivières, traversant des forêts, bivouaquant le soir n'importe où, souvent repartant sans avoir mangé, sans avoir dormi, retarda la ruée des Allemands sur la France. Il marchera presque toujours à l'arrière-garde de l'Armée. S'accrochant au terrain, défendant le sol pied à pied et infligeant à l'occasion de rudes corrections à l'ennemi.
Après avoir repassé la Meuse à Rouffy - Autrecourt, il livre, le 26 août, le combat de Thelonne et le 27, celui de Noyers. Ce ne sont pas là de simples escarmouches, mais de sérieuses batailles. Les Allemands n'avancent qu'en jetant régiments sur régiments dans la mêlée. Le village de Noyers perdu trois fois, est repris trois fois par les 2e et 3e Bataillons. Il n'est abandonné que plus tard dans la nuit, quand chacun a fait pour le conserver plus qu'on n'oserait demander. Témoin en est le Sergent-major **FEUILLERAT** qui, blessé grièvement dans la matinée, demeure néanmoins sur le champ de bataille, il prend le commandement d'éléments de plusieurs unités, les conduit vigoureusement au feu, tue de sa main un Capitaine bavarois et ne quitte son poste que le soir après avoir eu la cuisse traversée. Témoins également les Sous-lieutenants **TOURTE** et **MÉDAN** qui, voyant leurs compagnies décimées à l'issue d'un engagement, se hâtent de rassembler les débris d'unités semblablement éprouvées, en forment une compagnie nouvelle, et se précipitent par trois fois sur l'ennemi avec cette troupe à qui leur sublime exemple donne le plus furieux courage.
Le 28 août à Bulson, la 12e Compagnie, commandée par le Capitaine **ARLIÉ** prend d'assaut une forte position occupée par les ennemis sur les abords d'un plateau. Le Lieutenant **BENNE** pénètre avec quelques hommes au milieu des Allemands qui, fort nombreux encore, défendent l'ouvrage. Aussitôt un officier s'avance, et lui dit : « Français, rendez-vous, vous êtes prisonniers ». « Tiens, voilà comment je me rends » répond le Lieutenant **BENNE**, et d'un coup de revolver abat son homme. L'Adjudant **FAURE** reçoit en faisant face à une attaque débordante, trois nouvelles blessures graves et voit sa section fondre sous ses yeux, puis disparaître, entraînée par son exemple à résister jusqu'à la mort.
Par l'Argonne, par l'Aisne qu'il traverse à Attigny, par le Camp de Châlons, le 83me gagne la région

de Mailly. Il arrive ainsi le 5 septembre à Trouans-le-Grand et à Trouans-le-Petit, il en repartira le 7, après s'y être reformé afin d'aller prendre sa place parmi les troupes victorieuses de la Bataille de la Marne.

CHAPITRE IV

LA BATAILLE DE LA MARNE
— LA STABILISATION DU FRONT —

« Se faire tuer sur place plutôt
que de reculer ».
Général JOFFRE

Cependant, l'ennemi, poussant ses lourdes masses dans le nord et dans l'est, menace d'investir Paris. Un mot d'ordre est donné par le Généralissime : « Les troupes doivent se faire tuer sur place plutôt que de reculer ». Le 83me s'y conformera strictement. Il arrêtera net, près de Sompuis, la marche victorieuse des Allemands. Il tiendra sur les positions qui lui ont été assignées jusqu'au moment où il n'aura plus une seule cartouche, il ne se repliera que lorsque, par sa résistance opiniâtre, il aura permis à d'autres Corps de se former derrière son mince, mais impénétrable rideau et de déboucher pour forcer la Victoire. Il n'abandonnera sur le terrain aucun de ses nombreux blessés. Puis pressé d'avoir un rôle moins ingrat que celui qui lui était d'abord attribué, il se lancera tête baissée à la poursuite de l'ennemi qui le fuit, ne connaissant ni repos, ni trêve, fier de l'honneur qui lui sera fait d'être placé à l'Avant-Garde, traversant à la course les rives fraîches et verdoyantes de la Marne, les coteaux crayeux de la Champagne pouilleuse (où, sur la blancheur du sol, dans la chaleur torride de l'été se dressent de loin en loin, comme des oasis, de maigres bosquets d'arbres), arrivant hors d'haleine devant Perthes-lès-Hurlus et trouvant là, dans un ressaut d'énergie, le moyen de contenir, d'inquiéter, puis de vaincre un ennemi qui s'est promptement ressaisi.
Le 8 septembre, le 17e Corps d'Armée doit s'emparer de Sompuis. Le 83me Régiment d'Infanterie fait partie d'un détachement opérant à la gauche de ce Corps. Sa mission est de déborder le village par le Sud-ouest. Un peu après minuit, le mouvement débordant est en voie d'exécution quand arrive une estafette du 21e Corps d'Armée assignant au détachement comme nouvelle mission de tenir les hauteurs en arrière par où une partie du 12e Corps d'Armée et le 7e Corps d'Armée tout entier doivent entrer en action. L'intervention de ces éléments est escompté pour 10 heures. A cheval sur une route et déployé au pied d'une croupe, une partie du Régiment s'efface à la lisière d'un bois subitement occupé par les Allemands. Les mitrailleuses ennemies ouvrent le feu et les 77 tombent dru sur nos lignes. Pas d'abris, aucun couvert. Nos positions sont dans une cuvette où les obus fument, où les balles sifflent. Les pertes sont lourdes, blottis dans des trous hâtivement creusés les tirailleurs du 83me ripostent par un feu nourri dirigé sur le bois. Les munitions s'épuisent et de l'arrière, malgré les demandes fréquentes, il n'en vient point. Sur la gauche, sur la droite, par les cornes du Bois l'ennemi s'infiltre profitant des espaces laissés vides faute de combattants. Le péril est grand ; toutes les cartouches sont maintenant brûlées. Mais il est 10 heures. Les Avant-gardes du 12e et du 7e Corps d'Armée apparaissent en arrière sur les crêtes. La mission du Régiment est terminée. Alors ramassant ses blessés et couvrant sa retraite par la menace de ses baïonnettes, le 83me s'évade de l'étreinte que l'ennemi resserre autour de lui, gravit les pentes, arrive à temps au sommet pour voir à ses pieds l'adversaire décimé par le feu de notre artillerie enfin déclenché.
Placé le soir en réserve à la Ferme de Lépine, le 83me repart le lendemain. Une surprise l'attend.

Ébranlé par la résistance qu'il a rencontré la veille dans la matinée et refoulé plus tard par les éléments du 12e et du 7e Corps d'Armée, l'ennemi s'est enfui cédant ici, comme partout ailleurs alors, à la vigoureuse poussée de nos armes. Fatigué, diminué par les combats livrés dans la journée du 8, le 83me prend néanmoins part à la poursuite. Il fouille les rives de la Marne qu'il passe, à Omey, traverse la Moivre et arrive enfin, le 13 septembre, à Somme-Suippe, au nord de la Noblette après avoir cueilli les patrouilles que les Allemands ont laissé derrière eux, les isolés qui se cachent au fond des caves ou dans les meules de blé, vu des lignes de tranchées portant la trace d'une occupation récente, secouru des blessés abandonnés par l'ennemi sur une route jonchée de cadavres d'hommes, d'animaux, encombrée de sacs, d'armes, de véhicules brisés. Il a couvert ainsi de longues et rudes étapes à travers un pays difficile, par une chaleur torride, allant de l'avant sans arrêts et n'ayant sur l'ennemi d'autres renseignements que ceux qu'il se procure lui-même par ses reconnaissances hardies.
Le 14 au matin, il se dirige vers Perthes-lès-Hurlus. Il marche en tête de la Brigade sur la route qui mène de Suippes à Perthes, rencontre de fausses tranchées creusées par les Allemands et garnies de casques à pointes fixés au bout de pieux, traverse près de 3 kilomètres d'une forêt coupée, au milieu par une chaussée romaine et accède sur un plateau ras à gauche entre la route et la lisière du bois, le sol s'ouvre laissant voir les excavations béantes ; en face, se dresse la cote 200 vers Souain, le clocher de Perthes au centre, et le moulin de Perthes dans la direction de Hurlus ; à droite, se figent les molles ondulations des collines crayeuses où naissent de rares bouquets de sapins. La Compagnie du Sous-lieutenant **LAFFOUGÈRE** est à l'Avant-garde. Tandis que prudente, elle s'avance sur le plateau, dans une prairie, elle constate que les ennemis sont tout près. Elle se déploie pour couvrir le bataillon qui la suit, mais déjà, les mitrailleuses Maxim crépitent, ouvrant le feu à une distance d'environ 150 mètres. Le Sous-lieutenant **LAFFOUGÈRE** tombe, blessé au bras pendant qu'il donne des ordres. Le gros du Régiment arrive et le combat s'engage. Les Allemands sont partout, dans les bois, sur les crêtes et dans les villages. Ils ont eu le temps de préparer et de choisir leur position, le 83me est à bout de souffle. Malgré cela, durant trois jours, il ne se passera pas d'heure sans qu'il ne cherche à presser son adversaire. Pour réussir, il ne recule devant aucun moyen ; ayant demandé le concours de l'artillerie, il aide les canonniers à mener à bras une pièce de 75 au bout de ses lignes espérant qu'ainsi il parviendra mieux à faire réduire au silence les mitrailleuses qui le gênent.
L'ennemi supporte mal ces attaques répétées qui le dérangent sans doute dans le projet qu'il a fait de se créer une ligne de résistance solide. Le 26 septembre, il décide donc de lancer une attaque sur tout le front du 17e Corps d'Armée, qui, dès que le contact avait été repris, s'était, dans la région, disposé face aux Allemands. Le 83me supporte le coup sans broncher, mais à sa droite, d'autres troupes sont forcées, abandonnent leurs positions et découvrent le flanc de la 10e Compagnie. Le danger apparaît, l'Adjudant **CASSAN** le conjure. Il rassemble quelques éléments des unités qui ont été débloquées, il les fond dans sa section qu'il maintient en place et commande le feu. Le Lieutenant **CHELLE** soutient, par sa belle attitude, le moral de ses hommes. Sérieusement blessé, il veut demeurer quand même avec sa troupe ; vaincu, enfin, par la douleur et défaillant, il ne quitte sa Compagnie qu'après en avoir assuré le commandement. Le Sous-lieutenant **SERVAT**, Adjudant au départ, Officier de la veille, debout sous la mitraille, parcourt le front de la Compagnie, va d'une section à l'autre, surveille l'ennemi, donne des ordres et encourage ses hommes jusqu'au moment où une balle le frappe en pleine poitrine. Entre temps, une section de la 12e Compagnie est appelée de la position de réserve. Elle arrive, fait face à droite et, par la violence de ses feux, parvient un moment à arrêter la progression de l'ennemi. Cependant, les munitions s'épuisent, et de ce fait la situation s'aggrave. Le Capitaine **ARLIÉ** et le Sous-lieutenant **LOUBIÈRES** de la 12e Compagnie se rendent compte que leurs efforts risquent de rester impuissants. Ils préviennent alors le Sous-

lieutenant **DELPECH** du 23e Régiment d'Artillerie de campagne qui, avec un sang-froid et une audace digne des plus grands éloges, ouvre à très courte distance un feu d'enfer sur la ligne des tirailleurs ennemis. Sous ces rafales combinées avec les feux de salves du 3e Bataillon, les Allemands font brusquement demi-tour, entraînant dans leur fuite les éléments d'un renfort qui accourt pour appuyer leur premier succès. La poursuite s'organise aussitôt et, grâce à l'heureuse initiative des officiers et à la belle résistance des hommes, toutes les positions occupées par nous avant l'attaque sont à la nuit, de nouveau entre nos mains.
Partout le front se stabilise, le 83me se pliant au nouveau genre de guerre qui est imposé, emploie à s'installer les derniers jours de septembre et le commencement du mois d'octobre. L'ennemi tente souvent de le gêner en organisant des coups de mains, le Régiment le repousse, y répond, et la nuit fait circuler devant ses lignes des patrouilles vigilantes et actives. Il y a des escarmouches (attaque ou défense des petits postes, rencontre de reconnaissances). Dans ces combats livrés par de toutes petites fractions, la confiance et la sympathie s'affirment entre les chefs et les hommes qui savent faire preuve de dévouement autant que de courage. Le 27 septembre, le Sous-lieutenant **LAGORSE**, au cours d'une reconnaissance, a laissé 5 hommes tombés sous les balles ennemies à 30 mètres des tranchées allemandes. A la nuit, il retourne seul sur cet emplacement, constate que 4 de ses soldats ont été tués, mais ramène vers nos lignes (malgré le feu nourri qui le suit), le cinquième qui n'était que blessé. Dans la nuit du 5 octobre, au cours d'une attaque dans les bois à l'ouest de Perthes, le brancardier **PONCICO**, de la 10e Compagnie se porte sur le chemin battu par les balles et les obus pour relever un blessé ; il y retourne peu de temps après pour y ramasser un officier qu'une blessure rend incapable de marcher.

CHAPITRE V

OPÉRATIONS EN CHAMPAGNE

Pendant l'hiver 1914 – 1915, du mois d'octobre au mois de mars, le 83me occupe. En face de lui, se dresse une ligne de hauteurs en partie boisée, tenue par l'ennemi et dont le point le plus important est la côte 200 ; à l'Ouest, il est en liaison avec le 14me Régiment d'Infanterie ; à l'Est avec la 68me Brigade. La pluie, le froid, la boue, rendent sa vie misérable, les corvées sont pénibles et périlleuses ; l'Artillerie ennemie arrose sans arrêt les boyaux bourbeux. La soupe arrive froide. Néanmoins il faut créer les défenses, entretenir les boyaux et les tranchées, creuser les abris, aller en patrouille, en reconnaissance, subir les bombardements, les rigueurs de l'hiver ; veiller, prendre la faction, participer aux coups de main, et, le cas échéant les repousser. Mais la garde d'un secteur dans des conditions aussi rudes n'est pas l'unique soin qui préoccupe le 83me. Il a devant lui, aux mains des ennemis, une très forte position reconnue nécessaire pour nous. Le 83me en prépare l'attaque aussitôt. Dès le 7 décembre il l'aborde, y pénètre, s'y maintient, y progresse, s'en empare et n'en est relevé que lorsqu'il l'a complètement organisée après avoir, par son courage et sa ténacité forcé l'admiration de l'ennemi et mérité les louanges de ses chefs.
Les travaux préparatoires sont longs ; ils durent du mois d'octobre à la fin novembre. Conformément aux plans établis, le 83me trace des parallèles de départ, ouvre de nouveaux boyaux et avec l'aide du Génie creuse des sapes et des mines. Pour le compte de l'Artillerie, il exécute des reconnaissances très hardies afin de faciliter le réglage du tir. Le Sergent **DEDIEU** et le Soldat **DUBOIS** partent une nuit et, sous un feu intense, s'en vont planter à 50 mètres des tranchées allemandes un fanion destiné au repérage de l'artillerie lourde.

Le 7 décembre, les opérations préliminaires sont enfin terminées et l'attaque est décidée pour le 8. Elle est confiée aux 1er et 3e Bataillons commandés, le premier par le Chef de Bataillon **LEIXELARD**, l'autre par le Chef de Bataillon **CHEVASSU**. Le 8, à 15 heures, après l'explosion de deux mines et une courte préparation d'artillerie, les 1re, 3e et 12e Compagnies partent en tête avec un élan admirable et s'installent dans les tranchées allemandes. Les autres Compagnies suivent tandis que la 9e exécute un brillant coup de main sur un petit poste placé à la corne du bois voisin de la côte 200. Marchant hardiment sur son objectif, une section de cette Compagnie arrive au parapet sans tirer un coup de fusil et saute sur les ennemis qui, surpris, sont faits prisonniers. Dans toutes les unités, l'entrain des hommes est remarquable. Le Soldat Jean **RIVET**, du 1er Bataillon avait été désigné pour passer dans une formation d'arrière, mais il avait supplié son Capitaine de la conserver à la Compagnie. C'est lui qui arrive le premier sur les positions allemandes où il est tué à bout portant. Le Soldat **AFARD** du même Bataillon meurt en criant : « Adieu mon père, Adieu ma mère, Adieu ma femme, mais vive **la France** ! »Le Sergent **GATOUNNES** est blessé pendant l'assaut en venant d'arriver à la tranchée ennemie, il s'y traîne en criant à ses hommes : « Ce n'est rien, ayez bon courage, en avant ». Pendant l'action le brancardier **BORIES** retire du champ de bataille 26 blessés : il est atteint lui-même grièvement tandis qu'il soigne deux de ses camarades et quelques minutes après il adressait à son Capitaine un compte-rendu ainsi conçu :
« Il ne me reste que deux blessés sur 26 à évacuer, il tombe quelques marmites autour du poste, néanmoins je continue à faire des pansements et j'attends vos ordres. »
Le Sergent-major **VINCENS**, d'aspect délicat, mais d'une indomptable énergie, aux yeux de flamme, enlève brillamment, avec sa section, une tranchée ennemie dont les défenseurs se rendent, persuadés de l'inutilité de la lutte contre des gens aussi décidés.
En certains points, les retranchements ennemis sont protégés par des réseaux encore intacts, il faut les cisailler sous un feu intense. Nombreux sont ceux qui périssent à cette tâche. Le plus ardent d'entre eux est le Caporal **DENAY** qui progresse sensiblement dans ce pénible ouvrage. Au moment où il s'attaque aux derniers fils de fer, il tombe grièvement blessé à bout portant, laissant, bien malgré lui, sa besogne inachevée.
La lutte devient de plus en plus rude. On en vient au corps à corps, et les Français montrent qu'ils sont toujours les plus agiles à la baïonnette. Les soldats **LODES**, **DUBEAU**, **DULHUS** jettent ainsi de nombreux Allemands sur le carreau. Le Soldat **PUJOL**, un grand diable aux traits accusés, au menton volontaire, prend le commandement de sa demi-section dont tous les gradés sont tombés et conserve, en luttant au premier rang, la position conquise. Les Sous-lieutenants **MONTPLAISIR** et **BERTRAN** accomplissent des prodiges de valeur et sont plusieurs fois blessés. L'Adjudant **DELBOY** se distingue ainsi que le Sergent **FERRÈRE**, l'Adjudant **BROUEL** et les soldats **HÉLIP**, **DESPEREZ**, **LABORDE**, **KERGUENOU**, **RIBET**, **DASQUES**, **PAULIC**, dont l'élan magnifique électrise leurs camarades.
Mais les Allemands opposent maintenant une vive résistance et cherchent même à compromettre notre succès. Dans la journée du **9**, ils lancent jusqu'à 3 contre-attaques sur nos nouvelles positions que nous devons organiser sous un feu d'artillerie d'une violence inouïe. Les chefs et les hommes tombent. Le Commandant **CHEVASSU** est mortellement blessé tandis qu'il donne ses ordres pour repousser les assaillants, à la 12e Compagnie ; le Sous-lieutenant **LOUBIÈRE** est tué, les autres Officiers sont blessés. Partout où le besoin s'est fait sentir, de nouveaux chefs surgissent et s'improvisent. L'Adjudant **COURTADE** prend le commandement de la 12e Compagnie qu'il maintient pendant 20 heures sous un feu intense, dans les tranchées conquises et brise tous les assauts de l'ennemi. Le Sergent **HONDAA** fait échouer les efforts des Allemands qui lui disputent les gains réalisés par sa section. Par quatre fois, il se porte à quelques mètres des retranchements de l'adversaire et réussit à lui lancer 8 bombes.

Le général **DUMAS**, commandant le 17e Corps d'Armée, témoigne par un ordre la satisfaction qu'il éprouve à la suite des brillants exploits accomplis par le 83me Régiment d'Infanterie.

Ordre Général N° 31 :

« Tous les détails du combat du 8, de la nuit et de la journée du 9, à mesure qu'ils se précisent,
« montrent le rôle décisif rempli par le 83me.....
« Le succès remporté et maintenu de haute lutte par le 83me ajoute une belle page au livre d'honneur
« de ce brave Régiment.
« Le Général Commandant le Corps d'Armée adresse ses félicitations au nom du 17e Corps d'Armée
« qu'ils honorent :
« Au 83me et à son chef, le Colonel **BRETON** ;
« Au Commandant **CHEVASSU**, au Sous-lieutenant **LOUBIÈRE** tombés en plein succès ;
« Au Commandant **LEIXELARD** ;
« Aux Capitaines **ARLIÉ**, **DUCHON**, **CASSE-BARTHE**, **FOURNIÉ** et **LAFFITTE** ;
« Aux vivants et aux morts qui ont offert ou donné leur vie pour le Pays.
Signé : J.-B. **DUMAS**. »

Cependant, l'ensemble de la position ennemie n'était pas tombée entre nos mains. Sa conquête totale sera le prix de l'endurance et de la ténacité dont les officiers et les hommes feront preuve chaque jour pendant les mois d'hiver. Sur ce terrain chèrement disputé que les Allemands abandonnent pas à pas et essayent de reprendre, des combats se livrent constamment. Il n'y a ni repos ni trêve dans ce secteur, alors qu'à la même époque, dans bien d'autres parties du front, nos soldats n'ont à lutter, pour ainsi dire, que contre les rigueurs de la saison. Il est impossible de rapporter, même brièvement, cette série d'attaques qui nous permettent d'arracher lambeaux par lambeaux les retranchements ennemis, rappelons simplement quelques épisodes.
Le 20 décembre, avant de partir à l'assaut, l'Adjudant **HONDAA**, de la 2e Compagnie, fait à ses hommes cette fière recommandation :
« Si je tombe, passez-moi sur le corps, mais marchez toujours en avant et quand même ».
Le 21 décembre, le Sergent-major **VINCENS** est chargé d'attaquer avec sa section une tranchée allemande. Il l'atteint malgré un feu roulant, mais les défenseurs, nombreux, tentent une résistance désespérée. C'est la mêlée où chaque Français a affaire à plusieurs ennemis. Les revolvers claquent, les baïonnettes s'enfoncent et l'ennemi faiblit. **VINCENS** est pris à partie par un Allemand de haute taille qui pense en avoir facilement raison. Le Français se débat avec rage. Il parvient à force de souplesse, à couper avec ses dents l'oreille de son ennemi, qui, vaincu par la douleur, lâche prise et est aussitôt abattu. **VINCENS** gagne ainsi sa deuxième citation à l'ordre de l'Armée et l'épaulette d'officier.
Le Capitaine **BENNE**, les Lieutenants **TOURTE**, **TALON**, **BÉREILH** et **ROUCH**, l'Adjudant-chef **BROUEL**, tombent frappés mortellement après des prodiges de valeur. Le Commandant **LEIXELARD**, commandant le 1er Bataillon, le Capitaine **GOUZE de SAINT-MARTIN** qui commande le 2e Bataillon, sont blessés, ainsi que l'Adjudant chef **COCOLOTTO**. Le Sous-lieutenant **ESTRAMPES** se distingue par sa brillante conduite ainsi que les sergents **CAZAUX**, **COMBELLES**, **LAVEDAN**, **PAGÈS**, **LAMANTÈS**, dont l'ardeur est extrême. Les Caporaux **SAINT-JEAN**, **DESPEREZ**, **LABÈRE**, les soldats **PRADELLE**, **MOREAU**, **REBAIS**, **LAZARO**, se couvrent de gloire.
Le 23 décembre, le Sergent **PEZET** pénètre avec sa section dans les tranchées ennemies. L'intensité du feu redouble et le vaillant Sous-officier sent sa petite troupe faiblir. Il monte sur le parapet et

d'une voix forte, il crie : « Rassemblement ». Les hommes obéissent et se rangent malgré le feu. **PEZET** commande deux fois : « présentez armes ». Ces mouvements terminés, il ajoute simplement : « Et maintenant, chacun à son poste ». Quelques instants plus tard, ce héros qui venait de renouveler un geste sublime de l'Épopée impériale, avait la tête emportée par un obus.
Le 19 janvier, le mitrailleur **GARRIGOU** est atteint par un éclat d'obus qui lui fait au bras une blessure très grave nécessitant l'amputation. Sans rien perdre de son calme, il se retourne vers ses camarades et leur dit : « Je suis rudement content, maintenant je vais être comme le général **PAU** ».
Pendant toute cette période, le Lieutenant **BELBÈZÉ** organise presque tous les coups de main et mérite d'être appelé « l'as de Perthes ».
Les ennemis sont d'ailleurs les premiers à reconnaître qu'ils ont devant eux un redoutable adversaire. Sur un soldat du 28e Saxon fait prisonnier dans le mois de décembre, on trouve, en effet, une lettre écrite à sa famille dans laquelle il dit : « Nous avons toujours devant nous les petits diables du 83me Régiment d'Infanterie ».
Janvier et février sont consacrés à de nombreuses opérations de détail. La journée du 17 est surtout glorieuse. Le Lieutenant-colonel **PÉRIER d'HAUTERIVE**, qui a remplacé le Colonel **BRETON**, est chargé de diriger les attaques de son Régiment sur les tranchées du bois 211.
L'assaut réussit, mais l'ennemi, aussitôt, contre-attaque en force et parvient à nous repousser. Succès éphémère : les « petits diables » bien conduits par ce chef très sûr qu'ils aiment déjà, et à qui ils ont donné toute leur confiance, chassent de nouveau l'ennemi et s'installent définitivement dans le bois conquis.
Officiers, Sous-officiers et Soldats rivalisent de bravoure.
Le Sous-lieutenant **BELBÈZÉ**, de la 2e Compagnie, est le héros de cette affaire. Toujours volontaire pour les coups hardis, ce passionné du drapeau fait l'admiration de ses chefs et de ses hommes qui le suivraient jusqu'au bout du monde. Un seul au Régiment ignore sa valeur et c'est lui-même.
Il part avec sa section à l'assaut d'un ouvrage ennemi puissamment organisé et défendu par une garnison d'élite. Celle-ci apercevant la poignée d'assaillants, ouvre sur eux un feu d'enfer où se confondent les salves de tirailleurs et les rafales de mitrailleuses. Les Français sont habitués à cette musique ; voudraient-ils d'ailleurs renoncer à la partie que l'attitude calme et résolue de leur chef les obligerait à avancer quand même. Le premier, il leur ouvre la voie sautant agilement d'entonnoir en entonnoir, déconcertant l'ennemi par son adresse et son audace. Il arrive ainsi jusqu'aux fils de fer ennemis. Mais il ne pourra aller plus loin. A peine se dresse-t-il pour sauter enfin dans la tranchée, que trois balles le frappent à la fois. L'une d'entre elles lui traverse la poitrine de part en part. Le courageux officier demeure sur place jusqu'à la nuit, sans remuer ni se plaindre, malgré l'atroce douleur. Ses hommes ne veulent pas le laisser aux mains des Boches. Les soldats **BRUNE** et **MARROL** arrivent jusqu'à lui malgré la fusillade et ont la joie de le ramener vivant dans nos lignes. Mortelle pour tout autre, cette blessure pardonne au Sous-lieutenant **BELBÈZÉ**, qui reviendra bientôt au milieu de ses camarades pour y accomplir de nouvelles actions d'éclat.
Moins heureux que lui, le Sous-lieutenant **NOËL**, l'Adjudant **LAMARQUE**, le soldat **CONTE** sont mortellement frappés au cours de l'action, pendant laquelle ils ont, eux aussi, fait preuve du plus beau courage. L'Adjudant **CAZALS** et le Sergent **RAMONFAUX** se distinguent également par leur ardeur.
Quand le Régiment quitte la Champagne, fin mars, sous le commandement du Colonel **PÉRIER d'HAUTERIVE**, il a élargi ses succès et consolidé sa position. Il n'a jamais cédé un pouce de terrain, mais, sans cesse, il a forcé son adversaire à reculer devant lui. Ses pertes ont été lourdes ; elles n'ont pas été vaines. Il passe à ses successeurs un secteur glorieux. Bien souvent le nom de Perthes-lès-Hurlus a figuré dans les communiqués, bien souvent les combats qui s'y sont livrés dans

la boue épaisse et gluante ont été l'objet de commentaires élogieux, aussi c'est avec un légitime orgueil que le 83me peut revendique une part très large dans les faits qui, pour les affaires de Champagne, ont valu à la 34e Division d'Infanterie toute entière cette belle citation à l'Ordre de l'Armée :

« Pendant cinq mois de lutte acharnée et de combats incessants, sur terre comme sous terre, de jour « comme de nuit, la 34e Division d'Infanterie a réussi à arracher à l'ennemi pied à pied plus de 2.000 « mètres de positions fortifiées, sur 1.500 mètres de front, sans que les Allemands, en dépit de leur « défense acharnée et de leurs contre-attaques violentes, aient jamais réussi à lui reprendre une « parcelle de terrain enlevé de haute lutte. »

CHAPITRE VI

OPÉRATIONS EN ARTOIS

Le 17e Corps d'Armée est rattaché, en mai 1915, à la Xe Armée commandée par le Général **d'URBAL** et opérant en Artois. Le 83me devra combattre jusqu'en janvier 1916 dans cette région fertile, monotone d'aspect, où les plaines bien cultivées se relèvent parfois en de molles ondulations couronnées de bois sombres. La mélancolie du paysage s'accentue aux approches du champ de bataille ; ici les cultures ont disparu, plus rien ne distrait le regard qu'une herbe haute, uniformément grise, elle fuit jusqu'à l'horizon lointain, ou, tout près, au contraire sur ce mouvement de terrain, trace brusquement en plein ciel une ligne nue.
A peine reposé des fatigues endurées à Perthes, le Régiment rentre dans la mêlée. Le combat s'ouvre le 9 mai. La 67e Brigade, stationnée à Duisans, met le 83me à la disposition du 20e Corps qui le garde en réserve à la Targette. Le Régiment passe le lendemain sous les ordres du Général **PÉTAIN**, commandant le 33e Corps et cantonné à Mont-Saint-Éloi.
Les 13, 14 et 15 mai, le Bataillon **de SAINT-MARTIN** attaque cinq fois le bois de Carency et la sucrerie de Souchez, par un temps épouvantable, dans un terrain détrempé. Il repousse deux contre-attaques et subit sans faiblir les bombardements ennemis qui le déciment.
Le 13, le Sous-lieutenant de **COURS** exécute plusieurs reconnaissances des plus périlleuses. Il rapporte des renseignements précieux, puis participe à l'attaque menée par son Bataillon. Il se dépense toujours sans compter, jusqu'au moment où un éclat d'obus le blesse sérieusement.
Le Sous-lieutenant **PATANCHON** reçoit lui aussi une grave blessure, en entraînant ses hommes à l'assaut. Dans cette même journée, le Sergent **MASSIP**, les soldats **BROUSSOULOUX**, **BERTHON** et **FOURCADE** sont constamment en avant, dès qu'il s'agit de remplir une mission périlleuse ou d'affronter un danger quelconque. Lorsque l'ennemi tente de contre-attaquer les positions conquises par nous, il trouve en face de lui des hommes déterminés qui opposent à son élan un obstacle infranchissable. Les Sous-lieutenants **GORGY** et **SUBRA** et le Sergent **COUSTEAU** et le soldat **MALEVILLE** sont parmi les plus résolus.
Le 15 est une rude journée. Le Capitaine **MARBEUF** et le Lieutenant **ROUSSEAU** entraînent la vaillante 7e à l'assaut des formidables retranchements qu'ils conquièrent de haute lutte. Le Sous-lieutenant **VALÈS**, de la 5e Compagnie s'aperçoit qu'une section voisine est malmenée par l'ennemi. Sous un feu violent, il entraîne ses hommes au secours de ses camarades et assure ainsi le succès de l'attaque française.
Dans les circonstances de temps et lieux les moins favorables, tous rivalisent d'ardeur et

d'abnégation. Le Lieutenant **MARCHAL** est blessé au premier rang de sa Compagnie. Le Sergent **CHAUVE** tombe mortellement frappé, les Sergents **CAZETTE**, **CASSON**, **PLASE**, **LOUGE**, les Caporaux **VARENNE**, **BOUBÉE**, **ARMAND**, les soldats **RAUZY**, **FOURNIÉ**, **LAMARQUE**, **SOUBEILLE**, **DUMAS** (ce dernier tué), se prodiguent à l'envi. Cette épreuve est rude, mais courte. Le Régiment, destiné à une autre tâche, est envoyé au repos à Wanquetin.

Remise à la disposition du 17e Corps d'Armée, la 67e Brigade doit participer, le 16 juin, à une nouvelle offensive : le commandement confie au 83me la mission d'attaquer les forces ennemies établies au nord de la Scarpe, dans la région de Chantecler.

Le 14 au soir, le Régiment commandé par le Lieutenant-colonel **BRUSSELET**, vient à Arras. Il relève, le lendemain, en première ligne le 14me Régiment d'Infanterie. L'assaut est fixé pour le lendemain à 12 heures 15. Les 1er et 3e Bataillons, Commandants **LEIXELARD** et **LABOURDETTE** forment les deux premières vagues. D'abord en réserve, le 2e Bataillon devra bientôt se porter à la hauteur des autres, chargé de matériel et de munitions.

A l'heure marquée, sous un soleil de plomb, de longues lignes de tirailleurs sortent successivement des tranchées. Elles avancent lentement dans la campagne silencieuse vers les positions adverses qu'une ondulation légère du sol les empêche d'apercevoir. Leur mouvement peu à peu s'accélère ; elles arrivent en courant presque au sommet de l'éminence d'où elles s'élanceront, au pas de charge, sur les Allemands.

Mais, la plaine soudain s'emplit de vacarme. Tandis que, derrière nos soldats, les obus ennemis s'écrasent à grand bruit sur nos retranchements, l'éclatement sec et les sifflements plus rapprochés des balles agacent leurs oreilles. Puis, le barrage recule : les fusants éclatent au-dessus des vagues d'assaut. Dans le nuage de poussière épaisse et de fumée âcre, dans le bruit déchirant de ferraille brisée, les Français tombent, leurs lignes correctes se figent. Ceux qui échappent se blottissent dans les trous d'obus, puis se rassemblent et, par petits paquets, s'infiltrent d'entonnoir en entonnoir jusqu'aux défenses. Leur nombre diminue à mesure qu'ils avancent. Quelques-uns, rendus furieux, se dressent, visent avec soin, tirent mais tombent eux aussi, frappés à mort. D'autres se glissent, parviennent à franchir le réseau par les brèches étroites et se collent tout contre le parapet. Ils sautent enfin dans la tranchée ennemie, dont les défenseurs cherchent à s'échapper par crainte du corps à corps. Nos baïonnettes clouent sur place le plus grand nombre ; beaucoup d'autres sont faits prisonniers.

Le Lieutenant **FOURNIER**, les Sous-lieutenants **BAZIN** et **PHILIPPOT**, **BIGNAUX**, le Capitaine **EYCHENNE**, le Sous-lieutenant **CAZAURON** excitent leurs hommes au combat et leur donnent l'exemple ; au premier rang **BAZIN**, **PHILIPPOT** et **BIGNAUX** sont bientôt atteints par les balles ennemies et tombent sans vie. Les autres également désignés, par leur superbe attitude, aux coups des meilleurs tireurs allemands, reçoivent de nombreuses blessures. Les Sergents **SUBRA**, **PIQUEMAL** et **SIRE** accomplissent des prodiges de valeur et tuent de nombreux adversaires. Les deux premiers sont frappés à mort, et le troisième sort de la mêlée sans une égratignure, souvent visé et toujours manqué par l'ennemi.

L'Adjudant chef **RIBAUT**, l'Adjudant **de GASTON** font merveille ainsi que les Sergents **ARTIGUEVIEILLE**, **DANGLA**, **PAGE**, **PONS**, **MAUREL**, **DANJEAU**, **ROBERT**, **TESTE**, **LECHERNET**, **VIVES**, **RASPAUD**, **DELPECH**, dont plusieurs tombent morts devant les fils de fer qu'ils essayaient de franchir coûte que coûte. Les soldats entraînés par de tels chefs multiplient les actes de vaillance : tels **PORTEVIN**, **DUBALEN**, **LEGRAND**, **NAILHES**, **BATGUIZÈRE** à la 9e, **CAMBOT**, **SALLES**, **PÉRES**, **SIMON** à la 10e, **ROUYRE**, **DUPRAT**, **LAC**, **LALANNE**, **MARCHAUX**, **VIGNAUX** à la 11e. L'aspirant **AUGÉ**, les soldats **DARMAZAC**, **FOURCADE** à la 12e.

Ailleurs, les assaillants se heurtent à des fils de fer intacts qu'ils doivent longer en rampant pour

atteindre le passage le plus proche. Le Commandant **LABOURDETTE** est blessé. Cette marche de flanc les rend plus vulnérables, peu l'accomplissent jusqu'au bout. Le Sous-lieutenant **TABACCHI**, jeune officier à la taille svelte, au regard clair, est arrivé le premier de la 10e Compagnie qu'il commande, au pied d'un réseau infranchissable. Il s'installe dans un trou d'obus, où bientôt le rejoignent quelques hommes. Avec eux, il tente d'aborder le parapet. On les a vus. Au moment où **TABACCHI** s'apprête à bondir, un officier allemand l'ajuste et le somme de se rendre. Notre jeune héros a vite fait de prendre une détermination. Sans cesser de regarder son antagoniste en face, il se dresse à demi et crie de toutes ses forces : « Les enfants, aux grenades ». Il tombe aussitôt frappé en plein front. Mais son ordre s'exécute, les grenades éclatent et ses hommes pénètrent vainqueurs dans la tranchée. Le 1er Bataillon à droite du 3e surmonte de nombreuses difficultés du même genre. Plus heureux que **TABACCHI**, le Capitaine **d'ELBÉE** pénètre sain et sauf dans les lignes ennemies à la tête de son unité. « Merci, mon Dieu, s'écrie-t-il, je puis maintenant mourir content puisque mes hommes et moi sommes tous dans les tranchées allemandes. » A côté de lui, se distinguent les Sous-lieutenants **LAGNIÈRES**, **DESCHAMPS**, **BERTRAND**, le Lieutenant **ESTRAMPES**, le Sous-lieutenant **VINCENS** qui, blessé, se voit, en fin de journée, emmené par les Allemands, auxquels il oppose la plus valeureuse résistance, et les Sergents **BERNADOU**, **MORA**, **CERÈZE**, **MARROT**, **DAURIAC**, **LOUGE**, **WERKESSER**, les Adjudants **DARMAU**, **DAVASSE**, **BRAULT**, les Caporaux **LAPLACE**, **DIACTORIUS**, **SUPPELLI**, **SIRVENT**, les soldats **PARADIS**, **LACAZE-PIALAT**, **PARDO**, **AVASSÉ**, **DUMMOLIE**, **LATAPIE**, **LÉBÉE**, **LASSERRE**. Le 2e Bataillon, resté en soutien dans les lignes de départ, subit stoïquement le barrage ennemi qui le décime sur place et l'empêche de déboucher pour porter secours aux lignes assaillantes. Chefs et soldats rivalisent d'énergie et accueillent avec sang-froid la mort brutale, dignes en tous points de leurs camarades du premier rang.

La journée s'avance cependant, nos poilus organisent fiévreusement les positions conquises. Leur petit nombre ne leur permet, malheureusement, d'occuper que des tronçons de lignes allemandes. Au moyen de sacs à terre, ils construisent les barrages nécessaires derrière lesquels ils tiendront tête aux contre-attaques. La première est facilement repoussée. Mais les Allemands s'aperçoivent qu'en certaines de ses parties, leur ancienne première ligne demeure vide d'assaillants. Sournoisement, ils s'y infiltrent, y accumulent des grenades.

Les nôtres commencent à manquer de munitions, ils attendent en vain le ravitaillement que doit leur apporter le 2e Bataillon. Le temps s'écoule, et rien n'arrive, car le barrage redouble de violence au loin sur nos vagues de renfort.

Tranquilles sur ce point, les Allemands tentent une seconde réaction : une pluie de grenades et de minen tombe tout à coup sur nos petits groupes. Comptant sur l'effet produit, les Boches se précipitent et s'efforcent de franchir les barrages ; nos hommes, pour se défendre, ramassent des grenades et des munitions allemandes. On arrive bientôt au corps à corps. La lutte est inégale et ne peut durer bien longtemps ; il faut se replier sous le feu terrible de l'ennemi ou rester entre ses mains. Tous ceux que la ruée boche n'a pas submergés, s'arrêtent à ce premier parti ; et l'exode commence encore plus terrible que l'assaut, car les Français se résignent mal à abandonner leur conquête ; ils résistent au pied des réseaux ennemis en tirant avec les cartouches des morts. Ils ne regagnent leurs lignes qu'à la nuit tombante.

Le lendemain, à Saint-Nicolas, le Régiment se rassemblait sur la route de Bailleul. La plupart des Compagnies, réduites à l'effectif d'une section, avaient perdu tous leurs officiers. Les Adjudants et les Sergents-Majors les rassemblent. Le Lieutenant-colonel **BRUSSELET** leur transmet les félicitations du 17e Corps d'Armée et ajoute :

« Si le résulta de vos courageux efforts ne s'est pas manifesté par la possession du terrain primitivement conquis, il n'en a pas moins été très important, car l'attaque énergique menée par le

83me a empêché l'adversaire de porter ses réserves ailleurs, et a permis à nos troupes opérant plus à gauche d'obtenir un gros succès. Pour mon compte personnel, je salue avec émotion et reconnaissance les braves tombés au champ d'honneur et remercie du fond du cœur tout le Régiment pour sa belle conduite. »

Le reste du mois de juin est consacré au repos. Puis le 83me occupe durant les mois de juillet, août et septembre, ce même secteur de Chantecler. Les travaux d'organisation et d'aménagement y sont entrepris avec persévérance en dépit des harcèlements incessants de l'artillerie allemande. Le Régiment exécute de nombreuses opérations de détail destinées à fournir sur l'ennemi les renseignements nécessaires à une action ultérieure de plus grande envergure.
Celle-ci se produit le 25 septembre, coïncidant avec l'offensive de Champagne.
La 34e Division d'Infanterie participe à la troisième attaque menée par la 10e Armée. Le 83me est à l'extrême droite : on lui donne comme objectif la ligne de tranchées allemandes au nord-ouest de Chantecler et en particulier un blockhaus d'aspect redoutable, organisé depuis dix mois par l'ennemi. A l'heure dite, le Capitaine **ESCARMEL**, à la tête de la 5e Compagnie, et le Capitaine **MARBEUF**, à la tête de la 7e, se précipitent vers les tranchées ennemies.
Le Capitaine **MARBEUF** a pénétré dans **le Blockhaus** même ; il s'élance, le revolver au poing, suivi de quelques poilus décidés, tombe bientôt, grièvement blessé. Contre-attaqués aussitôt, ses hommes sont obligés d'abandonner le Blockhaus.
L'affaire ne se termine point là. On apprend que, vers la gauche, les troupes du 12e Corps ont pu progresser. Pour les aider, il faut recommencer l'attaque, afin d'ôter à l'ennemi l'envie de déplacer ses réserves. Pendant quatre jours, du 25 au 28 septembre, le 83me reste sur la brèche, endurant les bombardements les plus effroyables. Il mérite largement les félicitations que lui adresse le Commandant du 17e Corps d'Armée par l'intermédiaire de son chef immédiat, le Lieutenant-colonel **PÉRIER d'HAUTERIVE**.
« Le 2e Bataillon a été particulièrement glorieux ce jour-là à l'assaut du Fortin de l'ennemi et de
« nombreuses récompenses sont sollicitées pour les unités et les braves qui se sont distingués.
« Une fois de plus, le 83me a mérité d'être appelé par la Général **DUMAS**, l'un des meilleurs
« Régiments de son Corps d'Armée.. »

La tâche du 83me en Artois n'est pas terminée. Après un séjour d'un mois dans le secteur de Vailly, il occupe pendant l'hiver son ancien secteur de Chantecler au nord de la Scarpe et en continue l'aménagement. La guerre de mines commence en février mais, par des camouflets bien placés, le Régiment fait avorter toutes les entreprises de l'ennemi. A la fin de février, relevé par les Anglais, le 83me Régiment d'Infanterie laisse les troupes allemandes opérant en Artois sous l'impression de ce nouvel échec de leurs projets offensifs.

CHAPITRE VII

— AVOCOURT —

Après quelques jours de repos, le 83me reçoit la mission d'occuper le réduit d'Avocourt, d'en élargir le front et de lui donner une solide organisation défensive. Le Général **ALBY**, qui a connu la 34e Division d'Infanterie dans le secteur de Perthes, la voyant revenir sous son commandement dans cette région, lui fait l'accueil suivant :

« Au moment, lui dit-il, où les positions reconquises si brillamment par la 76e Division d'Infanterie, sont remises à la garde de la 34e, le Général Commandant le groupement tient à faire savoir aux troupes de cette Division d'Infanterie qu'il a eu si longtemps l'honneur de commander, toute la confiance qu'il a dans leur énergie, dans leur ténacité et dans leur bravoure pour conserver inébranlablement le terrain conquis et en élargir bientôt le front. La 34e Division d'Infanterie saura se montrer égale à la 76e. »

Arrivé dans la nuit du 3 au 4 avril 1916, dans le Réduit d'Avocourt, le 83me n'y trouve aucune organisation défensive et s'installe en plein air. Le 4 au matin, quelques avions allemands survolent nos lignes et dirigent le bombardement qui sévit avec violence. Sous le feu, nos hommes se mettent avec ardeur au travail et s'efforcent de creuser des tranchées d'où ils repousseront une attaque ennemie déclenchée à la tombée de la nuit après une courte et très violente préparation d'artillerie.
Le 83me est décidé à profiter de l'ascendant qu'il vient de prendre sur l'ennemi par sa belle résistance. Pour améliorer la position, il lui faut occuper la corne ouest du Bois d'Avocourt. La 4e Compagnie, commandée par le Capitaine **DECAS**, chef ardent et tenace, assume cette mission. Le 6 au matin, après une intense préparation d'artillerie, elle bondit sur l'objectif qu'elle atteint, avant que les Allemands aient pu tirer un coup de fusil. Elle organise la position conquise. L'ennemi contre-attaque à plusieurs reprises, mais en vain. Il se lasse bientôt de ses tentatives inutiles, le 83me se trouve désormais en liaison étroite avec ses voisins de gauche. Il faut maintenant assurer la liaison à droite avec les troupes du 20e Corps d'Armée qui tiennent la côte 87 prolongée à l'Est par la fameuse côte 304. Pour obtenir ce résultat, il est nécessaire de conquérir un point situé sur la lisière est du bois, à 150 mètres en avant de la ligne et d'où l'on pourra commander un ravin tenu par l'ennemi et constituant pour lui une place d'Armes naturelle.
Le Lieutenant **BELBÈZÉ**, commandant la 12e Compagnie, est chargé de cette affaire. Ce brave qui a conquis à Perthes les galons d'Adjudant, puis d'Officier, la Médaille Militaire et plusieurs citations à l'Ordre de l'Armée, prépare minutieusement son coup de main et l'exécute avec succès dans la nuit du 9 au 10.
Tous ces brillants faits d'Armes valent au Régiment les élogieuses félicitations des Généraux **ALBY** et **de LOBIT**.
Pendant le reste du séjour au Réduit, les combats se multiplient.
Le 23 avril, la 10e Compagnie est chargée d'attaquer un poste très rapproché de nos lignes. Le commandement de cette opération est donné au Sous-lieutenant **GOUYGOU**, bien connu au Régiment pour son énergie et son mépris du danger. Au lever du jour, il sort seul de nos lignes, court droit au poste ennemi et s'en empare. Les Allemands contre-attaquent aussitôt. L'Officier les voit arriver dans le boyau, les laisse approcher et jette au milieu d'eux plusieurs grenades ; celles-ci éclatent et les Allemands se replient, laissant trois des leurs morts sur le terrain. Le Sous-lieutenant **GOUYGOU** se dresse alors sur le parapet du petit poste et appelle ses hommes qui désormais l'occupent. Cet acte d'héroïsme vaut au brillant soldat les félicitations du Colonel **GRÉGOIRE**, commandant la Brigade.
Parmi les combattants d'**Avocourt**, sont les Commandants **LEIXELARD**, **ALBOUY** et **ANDRILLON**, les Lieutenants **de COURS**, **du BERNARD**, **LAFFOUGÈRE**, **MIALET**, **VIALAS**, **BILLÈS**, **RIVIÈRE**, les Sous-lieutenants **CASTIES**, **NOGUÈS**, **PATANCHON**, **DIEUDONNÉ**, **MERLY**, **JOUBERT** qui, en plein jour, saute dans la tranchée ennemie, et en rapporte de précieux renseignements. **BATAILLE**, **TROY**, **VIRELLO**, **DAUGA**, **DESCHAMPS**, **CAVAILLÉ**, **FOCH** ; les Sergents **MOUNÉ**, **BRONDEL**, **CABEILH**, **DUSSERT** ; les soldats **CAMBIES**, **CAPDEVIELLE**, **ASPET**, **CHARTIER**, **HEUGA**, **FAURE**, **SOUBIRAN**, **RIBOULET**, **DELCLAUX**, **ROUQUETTE**, **TEILLET**, **LAPÈNE** et tant d'autres.

Nous prenons du terrain à l'ennemi, nous lui enlevons à plusieurs reprises des prisonniers ; il ne réagit que par des bombardements intenses, il est vrai, mais incapables de diminuer l'entrain des gradés et soldats. La pluie tombe sans cesse à torrents ; les repos sont coupés de laborieuses corvées, car il faut porter en première ligne un lourd matériel. Trempés jusqu'aux os, plongés dans une obscurité profonde, bombardés à tous les carrefours, enfonçant jusqu'au genou dans la gluante boue de Verdun, les poilus accomplissent énergiquement leur lourde tâche. Après trois mois de lutte de toute sorte, épuisés, mais fiers de leur œuvre, ils voient arriver le jour de la relève.

CHAPITRE VIII

— CHAMPAGNE —

Sur les bords verdoyants de la Marne, dans la région de Sarry, les camions, la nuit, les déposent. Leur repos dure jusqu'au 3 juillet, ils montent le 4 au soir à la Butte du Mesnil. Le Régiment inaugure une longue période de guerre de tranchée dans les plaines crayeuses de la Champagne. Le Pays s'étend nu et morne, revêtu d'une végétation rare et grisâtre. Les secteurs, calmes à présent, doivent aux rudes actions passées un aspect désolé.
Un mois s'écoule à la Butte du Mesnil sans incident notable. Le 9 août, le 83me occupe plus à gauche le Sous-secteur de Moscou, au nord des deux Mourmelon. Cette région a moins souffert de la guerre ; l'ensemble du paysage s'y montre plus reposant.
Le Régiment, par des coups de main hardis, prend contact avec l'ennemi.
L'Aspirant **LAGASQUIE**, très jeune gradé animé d'une bravoure tenace, est un jour chargé de faire des prisonniers. Accompagné d'un sergent et de trois volontaires, il part la nuit, armé d'une hache, arrive en rampant au pied des défenses ennemies. Après les avoir longées quelques instants, il aperçoit une chicane. Il se glisse dans l'étroit passage où, soudain, il entend des voix. Il s'arrête retenant son souffle. Deux sentinelles causent tranquillement à quelques mètres, dans un trou de guetteur. L'Aspirant, lentement, se coule vers elles, suivi du Sergent qui n'a pas voulu le laisser seul. Ils avancent, ils arrivent à deux mètres des ennemis. Ceux-ci les entendent et, inquiets, lancent une cartouche éclairante. Promptement **LAGASQUIE** se dresse, la hache levée. Bondissant hardiment sur les deux hommes, il saisit l'un d'entre eux et le menace. L'autre, épouvanté, s'enfuit. L'Allemand assailli se trouve être un colosse, qui a vite fait de se ressaisir et de prendre notre jeune homme à la gorge ; lâchant sa hache, **LAGASQUIE** s'agrippe, lui aussi, au cou de son adversaire. Mais la lutte est inégale ; le Sergent, heureusement, intervient au moment où l'Aspirant faiblit. Menacé du revolver, l'Allemand lève les bras et se rend. La petite patrouille le ramène en toute hâte dans nos lignes, où le jeune héros est cordialement félicité par ses chefs. Une citation à l'Armée et l'épaulette d'Officier bientôt le récompensent.
A l'exploit de ce brave d'autres s'ajoutent dans la suite. Les Sous-lieutenants **DUFAU** et **BATAILLE** commandent respectivement les pelotons d'élite des 2e et 3e Bataillons, rivalisent d'entrain et de courage dans l'exécution de reconnaissances offensives heureuses. Ils pénètrent maintes fois au cœur des retranchements ennemis, infligent à leurs garnisons des pertes sévères, et laissent l'adversaire dans une crainte continuelle. L'Adjudant **SIMORRE**, collaborateur du Lieutenant **DUFAU**, et l'Adjudant **SIRE**, adjoint au Lieutenant **BATAILLE**, se distinguent par leur audace et leurs qualités manœuvrières. Le premier capture des prisonniers, et trouve, peu après, une mort glorieuse. Le second, plusieurs fois blessé, refuse chaque fois l'évacuation, et chaque fois, repart au combat avec un nouvel entrain.

Le Commandement témoigne sa satisfaction à ces héros en les citant souvent à l'Ordre.
Le 12 septembre, le Lieutenant **MIALET** et le Sous-lieutenant **MASSONNEAU** exécutent une patrouille en plein jour et rapportent sur les organisations ennemies de nombreux et utiles renseignements.
Le **9 octobre**, le Sergent **DULAS**, accompagné du Caporal **GENCE** et des soldats **LOUSTARET**, **MARTINI** et **GUICHOBAROU**, tous comme lui de la 5e Compagnie, exécutent un coup de main sur un poste d'écoute et ramènent un prisonnier après avoir essuyé le feu de l'ennemi.
Le 31 janvier, à 16 heures, les Allemands tentent sur nos positions une forte attaque, précédée d'une vague de gaz, et accompagnée d'un bombardement intense. Le 2e Bataillon est surtout éprouvé. Son chef, le Commandant **ANDRILLON**, montrant le plus grand mépris de la mort, s'efforce de conjurer le danger que courent ses Compagnies de première ligne et donne des ordres précis, grâce auxquels l'ennemi se heurtera bientôt à une résistance insurmontable. Mais, pendant qu'il se prodigue ainsi, insouciant de la mort qui le menace, les gaz sournois font leur œuvre. Suffoqué, l'héroïque chef de bataillon expire bientôt au milieu d'atroces souffrances, sans proférer une plainte.
Le Commandant **LEIXELARD** prend le Commandement du Bataillon et coopère énergiquement à la défense. Il est aidé dans cette tâche par les Lieutenants **de COURS** et **DUFAU** constamment disposés à affronter tous les dangers.
Cette attaque fait de nombreuses victimes. Mais les survivants restent à leur poste et empêchent par leur feu les Allemands d'arriver jusqu'à nos fils de fer.

Le Chef d'Escadron **POTIRON de BOISFLEURY**, officier supérieur de la plus haute valeur, adjoint au Lieutenant-colonel **PÉRIER d'HAUTERIVE**, vient en première ligne se rendre compte de la situation.

Le Capitaine **DELVOLVÉ**, commandant provisoirement le 3e Bataillon, exerce une influence heureuse sur ses officiers et ses hommes qu'il excite ardemment à la résistance. Le Lieutenants **LAFFOUGÈRE** et **VIALAS**, à la 9e et à la 11e Compagnie, contribuent à l'échec des projets ennemis.
L'Aspirant **MORÈRE**, de la 11e Compagnie, hospitalisé à l'infirmerie du Corps, rejoint sa Compagnie, traversant la vague de gaz et franchissant un barrage des plus intenses. Sa présence inopinée enthousiasme ses hommes et décuple leur énergie.
Les Sergents **DELMAS**, **BLONDEAU** ; les Caporaux **LAURENT**, **NINEN** ; les soldats **GUIRAUTE**, **MARTIN**, **REY**, **TOULET**, **PEOLOS**, **TRÉMOULET**, **MATHIEU**, **LARRAT**, **LACOSTE**, **SÈVE** et **LATRONCHE**, intoxiqués par les gaz, restent néanmoins à leur poste de combat jusqu'à l'extrême limite de leurs forces. Plusieurs d'entre eux expirent en arrivant au poste de secours.

Le service de santé déploie pendant ce temps une grande activité sous la direction du Médecin-Major de 2e classe **UFFERTE** qui, au milieu des plus grands dangers, se consacre tout entier à sa tâche bienfaisante. Les brancardiers **GOUMET** (9e Compagnie), et **THORAL** (7e Compagnie) remplissent leurs fonctions avec un héroïsme et une endurance qui font l'admiration de leurs camarades et de leurs chefs. **THORAL** est évacué le soir même, gravement intoxiqué après avoir assuré le transport de très nombreux camarades et leur avoir prodigué les secours de son ministère, dans des circonstances particulièrement périlleuses. Il se consacre notamment au Commandant **ANDRILLON** qu'il assiste jusqu'à la fin avec un oubli complet de soi-même.

CHAPITRE IX

ATTAQUE DU MONT CORNILLET

Un glorieux fait d'armes termine le long séjour du 83me en Champagne. Au cours de la grande offensive d'avril 1917, le Régiment est chargé par le Commandement, de s'emparer du Mont Cornillet, dont il connaît depuis plus de huit mois le redoutable aspect.
Ce Mont aux pentes rapides et s'élevant à 208 mètres, fait partie d'un massif de hauteurs qui, situé à quelques kilomètres au nord-est de la Montagne de Reims, domine les vallées de la Suippe et de la Vesle et constitue pour l'ennemi une ligne d'observatoires de premier ordre s'étendant de l'ouest à l'est, depuis Nogent-l'Abessse jusqu'à Moronvilliers. Les Allemands tiennent de là, sous leurs feux directs, la voie ferrée de Reims à Châlons, le canal de l'Aisne à la Marne et les Plaines arrosées par la Vesle. Ces observatoires ont été solidement organisés par l'ennemi : plusieurs réseaux de fils de fer barbelés protègent trois lignes successives de tranchées creusées au bas des pentes. Une tranchée de résistance, dite d'Erfurt, déroule à mi-hauteur son tracé sinueux calculé de manière à assurer de bons flanquements. Sur le sommet, couronné par des bois épais, se cachent d'imposants ouvrages fortifiés.
Une préparation d'artillerie très forte est jugée nécessaire ; elle s'effectue en plusieurs jours sous les yeux du 3e Bataillon, alors en première ligne. Chefs et soldats assistent, joyeux, à la transformation du Secteur adverse. Nos obus lourds et nos minen ne cessent de l'arroser, voilant fréquemment d'un épais brouillard le Mont tout entier. Les tranchées se comblent, les bois s'éclaircissent, pour disparaître bientôt. Les défenses accessoires sont détruites de fond en comble ; chaque explosion de nos torpilles projète bien haut leurs débris, qui jonchent ensuite le sol crevassé.
Le soir du 16 avril, veille de l'attaque, les trois Bataillons prennent leurs emplacements de départ : les 1er et 2e sont en première ligne, le 3e descend en soutien au nord de la Chaussée Romaine qui va de Reims à Saint-Hilaire-le-Grand. Le 17, à 4 h.45, les bataillons sortent des parallèles en petites colonnes, sous la protection d'un barrage roulant de l'artillerie de campagne. Il fait nuit ; d'épais nuages masquent le ciel. Les Allemands, habitués depuis près de huit jours à nos tirs violents, ne se doutent de rien ; quelques obus tombent çà et là sur nos premières lignes, mais ne font aucun mal. Les 300 mètres de terrain qui séparent nos fortifications des postes avancés de l'ennemi sont bientôt franchies, et nos colonnes abordent sans pertes, ce qui fut la première tranchée ; elles la dépassent et progressent vers la seconde.
Les Allemands enfin réveillés, s'agitent et lancent de toute part des fusées rouges, des balles sifflent, d'abord comme tirées au hasard provenant de la tranchée d'Erfurt. Puis d'autres, stridentes et rageuses, partent de la 3e ligne où la garnison allemande, qui s'y est réfugiée, forme des nids redoutables de résistance.
Le Commandant du 1er Bataillon, le Commandant **LEIXELARD**, tombe grièvement blessé. Le Chef du 2e Bataillon, le Commandant **MARIENVAL**, se trouve avec ses agents de liaison, en face d'un groupe ennemi décidé à nous résister. Faisant coucher sa suite, il se détache d'elle, s'avance seul, et somme la petite garnison de se rendre. Celle-ci, pour toute réponse, ouvre le feu, et l'officier tombe criblé de balles. Il est vengé sur le champ ; sa liaison se lève et bondit dans la place qu'elle nettoie à coups de grenades. Les colonnes progressent toujours, fouillant les tranchées et sondant les abris. Maintenant, de longues files de prisonniers allemands se hâtent vers nos lignes en levant les bras. Terrifiés par notre brusque intrusion, épouvantés par le vacarme que fait entendre l'Artillerie, menacés par leurs propres obus et par les nôtres, ils ne demandent qu'à gagner une zone plus sûre.

Sans se laisser distraire, les assaillants gravissent les pentes rapides où la terre pulvérisée par nos obus, forme avec la neige fondue une boue gluante qui s'attache aux souliers et rend la montée plus pénible. L'entrain n'en est pas diminué, c'est à qui arrivera le premier au sommet, d'où l'on apercevra Moronvilliers, Nauroy et la Plaine de Pontfaverger, but de cette journée d'attaque.
Mais là-haut, une résistance se dévoile. La tranchée d'Erfurt vient d'être dépassée, nos colonnes sont soudain accueillies par une grêle de balles qui, désormais tirées à coup sûr, font de gros ravages. Les sommets des Monts sont garnis, en effet, de formidables Blockhaus en ciment armé hauts de près de trois mètres, et servant d'abris à des mitrailleuses. Impossible, semble-t-il, d'aborder de front ces obstacles ; le Lieutenant **GOUYGOU**, commandant la 10e Compagnie, l'essaye cependant. Il veut franchir au pas de charge, suivi par quelques uns de ses hommes, les 100 mètres de glacis qui le séparent de la redoute. Il fait 10 mètres et tombe, l'épaule traversée. Le Sous-lieutenant **LESPINASSE** de la 11e Compagnie, est tué peu de temps après d'une balle au front. Chaque fois qu'une tête se lève d'un trou d'obus, la mitrailleuse fait feu et touche. Le Sous-lieutenant **LAGASQUIE**, de la 5e, plus heureux que ses camarades, a pu approcher en rampant, à 30 mètres du Blockhaus. Il est accompagné par les plus hardis de sa section. Croyant se trouver à une bonne distance, il se dresse, une grenade à la main, et donne le signal de l'assaut. Mais il retombe sur le sol, frappé à mort. Ces exemples, loin de décourager, stimulent les cœurs. Le Capitaine **CASSAN-RAVEL**, de la 5e Compagnie, est tué tandis qu'il s'efforce de contourner l'ouvrage. Le Lieutenant **de COURS**, ce héros, obtient, quelques instants après, une mort semblable. Il a les deux cuisses fracassées ; au lieu de se plaindre, il réconforte et anime le courage de ses hommes. Le Chef du 3e Bataillon, le Commandant **ALBOUY**, aimé et respecté de tout le Régiment pour sa bonté et ses vertus militaires, occupe en personne, au milieu de ses éléments les plus avancés, la tranchée qui, au sommet, fait le tour du Mont Cornillet. Un bombardement intense sévit dans cette région que les Allemands veulent rendre intenable. Tandis que le Chef de Bataillon subit avec le plus grand sang-froid cette terrible averse, ses officiers le supplient de ne pas s'exposer ainsi et de reculer son poste de Commandement. « Vous y êtes bien, Messieurs », leur répondit-il. « D'ailleurs, je vous dois l'exemple ». Quelques minutes après, une rafale le renverse sans vie sur le sol.
Son Adjudant-Major, le Capitaine **OLLIVE** songe aussitôt à organiser le terrain conquis par le 3e Bataillon. Lui-même reconnaît les positions tenues par ses troupes. Une balle le frappe en plein cœur au moment où, debout, à 100 mètres du Blockhaus ennemi, il indiquait la position sur la carte aux officiers qui l'entourent.
Le Lieutenant **LAFFOUGÈRE** prend alors le commandement du 3e Bataillon et l'exerce en communiquant à tous sa bravoure et sa foi dans le succès.
Le Sous-lieutenant **FOCH**, blessé au début de l'attaque, continue néanmoins à entraîner sa section. Amené par les circonstances à prendre le commandement de sa Compagnie, il repousse avec elle plusieurs contre-attaques, et dans la soirée, met en fuite un fort détachement adverse, en se précipitant à la tête de ses hommes au-devant de lui.
L'Adjudant **GIRARD**, de la 2e Compagnie, déploie un courage admirable. Il essaye à plusieurs reprises de s'emparer d'une mitrailleuse qui fait sans cesse de nouvelles victimes. La mort seule arrête son élan, une balle le frappe en plein front.
Plus heureux, l'Aspirant **MORÈRE** parvient à encercler une mitrailleuse qu'il capture et fait les servants prisonniers. Le Sergent **POUCHEDON** l'aide avec dévouement dans cette difficile opération.
Plus loin, voyant un officier d'un Régiment voisin tomber mort en passant devant un abri léger, le Sergent **MAURETTE** y pénètre, revolver au poing, y trouve quatre Allemands, en tue un et oblige les trois autres à se rendre à sa merci.
Les Sous-lieutenants **MASSONNEAU**, **ADER**, **MIQUEL** et **SAVE**, les Aspirants **GARROUSTE**

et **AUQUIER** sont mortellement atteints sur le front de leurs unités. Le Sous-lieutenant **DÉJEAN** est grièvement blessé au cours du combat. Les Adjudants **CASSAGNE**, **SENSSAC** ; les Aspirants **JOUPPE**, **PIQUEMAL**, **BATMALLE**, **VALLAUX**, accomplissent de remarquables exploits, ainsi que les Sergents **FAURÉ**, **LESTRADE**, **DEDIEU**.
Le soldat **LASNIER**, fusilier mitrailleur à la 10e Compagnie, occupe seul un saillant de la ligne au moment où se déclenche une contre-attaque ennemie. Sans se troubler, il fait feu, vidant plusieurs chargeurs sur les assaillants qui, surpris, hésitent, se disloquent et fuient bientôt en désordre.
On ne peut citer tous les héros de cette affaire. Donnons pour terminer les noms de quelques-uns des plus braves : Caporaux **LAVIGNASSE**, **PÉRÈS**, **LATTA**, **VERNHIÉ**, **COUDERC**, **PELATAN**, **ADAM**, **BOUZÉS**, **DUCUING**, **LAVENANT**, **MANGELATTE**, **KUNTZ**, **DORLÉAC**, **SENTEIX**, **RÉGEASSE**, **TRÉFEIL**, **BATAILLE**, **LANDES** ; les Soldats **GOUYRIC**, **LAGIÈRE**, **HIRIGOYEN**, **HERVOUET**, **CHARLES**, **SABATHIER**, **CAUBET**, **BARDET**, **DUBRUELH**, **AZEMBERT**, **JOURNIAC**, **SARTHOU**, **MOTHE**, **FELZINE**, **DUBROC**, **BAGNOL**, **BÉDERÈSE**, **ESQUERRÉ**, **LAHAILLE**, **LAFFITTE**, **RAYMOND**, **MOUCHAGUE**, **SERVIAU**, **LABARADE**, **POYES**, **RAMIÈRES**, **COUTY**, **DEDIEU**, **COURTOISIE**, **DENAT**, **LANGLOIS**, **LAFFONT**, **NOBY**, **PIRAUD**, **LABBAT**, **FLORENT**, **LANGLADE**, **ROCHE**, **TURPIN**, **SALOMON**, **GUIRAUD**, **JAMIN**, dont plusieurs sont morts avec vaillance.
Or, on apprend que la gauche n'a pu avancer, le 85me s'étant heurté, au Bois de la Grille, à des organisations intactes. Une première contre-attaque allemande, qui doit son succès à cette circonstance, réussit à nous refouler sur la tranchée d'Erfurt. Nos soldats repartent, baïonnette levée sus à l'ennemi qui s'enfuit à leur approche et le réduit nous reste définitivement acquis.
Le lendemain, les projets d'attaque sont différés, et le 83me reçoit la mission de consolider ses gains. Après huit jours de combats et de travaux pénibles, il laisse au 48me Régiment d'Infanterie un secteur bien défendu, capable de constituer pour une offensive ultérieure, un solide point d'appui.
Un court repos est accordé au 83me à la suite de ces affaires, il le passe dans la région de Bouy et de La Veuve. Le Général **de LOBIT** s'empresse de lui rendre visite et de lui adresser de chaudes félicitations.
« Votre beau Régiment s'est couvert de gloire en remportant de haute lutte des positions réputées imprenables. Hommage aux héros tombés sur les pentes de ce Mont, illustre désormais.
« L'heure n'est pas venue de les pleurer sans contrainte car l'Allemand foule encore notre sol ; notre « devoir est de les venger. »

CHAPITRE X

RÉGION DE VERDUN

Le 3 mai, le Régiment est enlevé en camion et transporté dans la région de Verdun. Après avoir franchi quelques étapes, il occupe un secteur, au nord de Saint-Mihiel, en avant du village de Lacroix-sur-Meuse. Ces positions bien organisées sont dominées par deux observatoires ennemis : Le Fort du camp des Romains et la Côte Sainte-Marie. Le séjour dans ces parages n'est troublé que par quelques coups de main.
Le 10 novembre, après une semaine de repos, le 83me relève au Bois le Chaume, non loin de **Verdun**, des troupes coloniales. Il soutient là de rudes combats. Les Allemands attaquent sans répit, nous les repoussons toujours. Si l'adversaire a réussi à prendre pied dans nos lignes, des contre-

attaques, vivement menées, l'en chassent aussitôt.
Le 20 novembre, dans la soirée, après une intense préparation d'artillerie, une violente attaque allemande se déclenche sur le front de la 10e Compagnie. L'Aspirant **SOUREIL** est tué, L'Aspirant **BARBIÉ** grièvement blessé. L'Adjudant **SIRE**, seul chef de section, s'efforce de maintenir la résistance, et seconde de son mieux le Lieutenant mitrailleur **CONSIGNY** qui ouvre le feu avec ses deux pièces. Mais les Allemands sont en nombre. Leurs grenades éclatent de toutes parts, tuant ou blessant un grand nombre de gradés et d'hommes de la 10e Compagnie parmi lesquels les Sergents **BLANC** et **LABATUT** qui ont résisté vaillamment. La contre-attaque est aussitôt menée par la 11e Compagnie ; l'Aspirant **POUEY-NOUNOU** s'expose sans cesse et parvient à réoccuper une partie de la ligne perdue. La 5e Compagnie arrive à la rescousse commandée par le Sous-lieutenant **DUMOULIN**, bientôt blessé en s'élançant avec fougue à la contre-attaque. Le Sous-lieutenant **PÉRÈS** prend le commandement de la 6e et parvient à progresser sérieusement à droite dans la tranchée momentanément tenue par l'ennemi.
La 9e subit également un assaut au cours duquel le Capitaine **LAFFOUGÈRE** est blessé tandis qu'en terrain découvert, sous un bombardement intense, il prend des dispositions qui feront échouer la tentative allemande.
Dans la matinée du **7 décembre**, le Lieutenant **BATAILLE** repousse, à la tête de sa section, une violente attaque adverse. Sa belle conduite lui vaut les félicitations du Général **de LOBIT**, commandant la 34e Division.

Le Chef de Bataillon **VERGNIAUX**, commandant le 3e Bataillon est l'âme de la résistance. Il visite fréquemment les premières lignes et communique à tous sa confiance et sa belle humeur.

Les Lieutenants **FRANCERIES**, **VEYRAC**, les Sous-lieutenants **LANGLOIS**, **SICARD**, **MERMET**, **BONNERIC**, **ALBA**, **GALIANNE** se distinguent particulièrement ainsi que l'Adjudant **GUIMONT**, l'Aspirant **PÉDÉNIAS** ; les Sergents **PRAT**, **LABATUT**, **LABOURDETTE**, **BERGÈS**, **MAS**, **SÉRIZET**, **FOURNIER**, **DUPRAT** ; les Caporaux **TEVENIN**, **LAFAGE**, **BOUYER-PIVARD**, **GARNAUD**, **FAYARD**, et les soldats **GOURNER**, **BUREAU**, **BONNALE**, **VÉRET**, **BLIN**, **SERNY**, **DEVAUX**, **TANGE**, **SAINT-MARTIN**, **ARCHIMBAUD**, **SEAU**, **RIVES** et **LEBRETON**.

Le Régiment reste un mois dans ces lieux entièrement dévastés et du plus morne aspect. Les mamelons se succèdent, pilonnés par les obus, les entonnoirs se touchent et se confondent. Ce désert s'étend au loin vide. L'œil qui cherche des repères ne découvre que de rares troncs d'arbres séchés s'élevant à peine à hauteur d'homme, misérables vestiges d'opulentes forêts. Officiers et soldats vivent là ; disséminés dans les trous d'obus où l'eau monte jusqu'au genou. Les bombardements sévissent sans arrêt, les pertes sont lourdes. Le Régiment s'use peu à peu dans cette région ingrate où la mitraille le broie, où le froid le glace : nombreux sont ceux que l'on doit évacuer, les membres raidis, les pieds gelés.

La relève arrive enfin, du 12 au 15 décembre. Les unités vont se reformer et se détendre dans la région de Bar-le-Duc. Le Régiment occupe ensuite, jusqu'au début d'avril, le secteur, plus tranquille, de la Côte 304 et du Mort-Homme.

Historique du 83e Régiment d'Infanterie
numérisation : P. Chagnoux - 2012

CHAPITRE XI

BATAILLE DES FLANDRES

Vers la mi-avril, le Régiment est transporté de la Lorraine dans les Flandres. Les Anglais, usés par la lutte qu'ils avaient eu à soutenir, demandaient à pouvoir se reformer derrière un rideau de troupes éprouvées, incapables de se laisser percer. Le 83me fut jugé digne de figurer parmi ces Corps d'élite. Il bivouaque d'abord le long des routes à l'Abbele, à la Ferme de l'Hôpital, au sud-ouest de Poperinghe, puis se rend à Dranoutre où il cantonne pendant trois jours. Il prend ensuite un secteur disposé en profondeur et situé à cheval sur la Douve, vers le Kemmel. Dans cette région couverte de champs de blé, de betteraves, de prairies, de houblonnières, le Régiment occupe des îlots de résistance assez distants les uns des autres et formant, dans la direction générale Château de Locre – Croix de Poperinghe, trois lignes successives tenues chacune par un bataillon. Le long du cours d'eau resserré entre deux rives abruptes, des bouquets d'arbres apparaissent de loin en loin. En arrière, coiffés chacun de leurs moulins, le Mont Vidaigne, le Mont Noir, le Mont Rouge (observatoires convoités), élèvent au-dessus de la Plaine leurs croupes soigneusement cultivées.
Le 23 vers 19 heures, les sentinelles s'aperçoivent que l'ennemi rassemble un Régiment à peu de distance de nos lignes et se prépare à l'attaque. Nos mitrailleuses ouvrent aussitôt le feu. Cependant, protégés par un tir d'artillerie de tous calibres et d'une puissance inouïe (qui, s'étendant sur une zone très profonde, allume des incendies dans toutes les fermes, pilonne littéralement le sol, détruit les récoltes naissantes, abat les hommes et les arbres, répand des gaz toxiques), les Prussiens s'avancent et abordent notre 1er Bataillon.
Le Lieutenant **LOCARNI**, commandant la 3e Compagnie, est tué en organisant la résistance. Le Sous-lieutenant **RICHTER** est grièvement blessé et l'Adjudant **DUROUSSEAUD** mortellement frappé. Le Sous-lieutenant **POIGNANT**, de la 1re Compagnie, rassemble autour de lui un petit groupe d'hommes et lutte avec eux, réussissant à contenir le flot allemand.
Le Sous-lieutenant **GALIANNE** réussit à conserver intacte la ligne menacée et, blessé au cours de l'action, demeure à son poste de combat. Il est admirablement secondé par l'Aspirant **RICHARD**, dont le courage plein d'entrain, l'esprit de décision et l'abnégation appellent la confiance de ses hommes. L'Adjudant **MEUNIER**, petit de taille, mais d'une froide énergie, se montre lui aussi indomptable et domine l'assaillant. Le Lieutenant **PARÉ**, le Sous-lieutenant **HENRY**, l'Adjudant **MONTEIL**, le Sergent **POUVANNE**, les Caporaux **GARNAUD**, **BERTHET**, les soldats **RENAUD**, **ORNON**, **PIVERT**, **BOSSELIÉ**, **WAILLY** accomplissent de nombreuses actions d'éclat, tuant ou blessant nombres d'ennemis.
Celui-ci, plutôt que de céder, résiste et se fait tuer sur place presque en entier. Mais par ces feux puissants il a disloqué l'attaque et anéanti la troupe des assaillants dont le peu qui reste est immédiatement relevé par une nouvelle unité. La première partie de la nuit s'écoule, employée par le 2e Bataillon à préparer une contre-attaque pour dégager les quelques éléments du 1er Bataillon qui, n'ayant pas succombé, luttent encore sur leurs positions, cernés par les Allemands. A 4 h.30, le Commandant **DUPUY** donne le signal de l'assaut. Sans préparation d'artillerie qui, par suite de la relève des batteries anglaises, manque de munitions, les 5e et 6e Compagnies se portent d'un seul bond sur les objectifs assignés (Ferme de la Hille et Côte 70). Pendant la journée du 24, au milieu des difficultés les plus grandes, sous des bombardements intenses, malgré les avions ennemis qui, seuls, tiennent l'air et mitraillent nos troupes, en dépit de vives contre-attaques, le Commandant **DUPUY** fait organiser le terrain reconquis, délivre ce qui reste du 1er Bataillon, établit et renforce ses liaisons.
Le 25, au petit jour, un nouveau Régiment se précipite sur nos lignes et se faisant précéder par un

bombardement aussi terrible que celui qui a eu lieu le 23, au moment où il fond sur les nôtres, le Commandant **DUPUY** lance sur lui ses troupes à la baïonnette. Les Prussiens sont arrêtés net. Le Commandant **DUPUY**, l'âme de cette résistance fougueuse, tomba grièvement blessé. L'élan des nôtres n'en est pas ralenti. Tandis que de hardis brancardiers emportent leur chef sous de violentes rafales, que le Capitaine **RAYNAL** se fait tuer, que le Capitaine **Du BERNARD** est mis hors de combat, le Lieutenant **LAUGA** assure le commandement du Bataillon, demande le barrage, appelle des renforts. L'ennemi avance sur la droite et sur la gauche. Notre artillerie reste muette. Les hommes se groupent en équipe autour des fusils mitrailleurs ou d'une mitrailleuse ; les uns ramassent les cartouches des morts, les autres chargent des bandes, garnissent des chargeurs. Les plus adroits tirent sans relâche ; tous résistent. Cependant la 11e Compagnie, commandée par le Lieutenant **CHAPUS**, arrive par petites colonnes en ordre et comme à la parade dans un feu d'enfer.
Les Allemands essayent alors une nouvelle tactique contre ce Bataillon qu'il est impossible de forcer. Ils tentent de s'infiltrer. C'est peine perdue. Revenant à leur première méthode, ils déclenchent un tir d'écrasement par obus de 150 et de 210 sur notre unique tranchée. Après une heure de bombardement effroyable, les habits gris surgissent et avancent. Une grêle de balles les reçoit ; un de leurs officiers est abattu à 5 ou 6 mètres du parapet. Ils se terrent, surpris par cette résistance. A partir de ce moment, les nôtres s'acharnent sur les cibles qu'offrent les Allemands blottis dans les trous d'obus. A lui seul, le cycliste **LEIX** en tue 17 (il recevra pour ce fait la Légion d'Honneur). Des fusées s'élèvent chez nos ennemis, ils demandent sans nul doute un nouveau tir d'écrasement ; mais à son tour, leur canon reste muet. Traqués, chassés de trous d'obus en trous d'obus, les Allemands s'esquivent, s'éloignant de nos tranchées si meurtrières. Le Sous-lieutenant **PÉRÈS** les poursuit au-delà des ouvrages qui constituaient, avant l'attaque, notre ligne avancée et sur laquelle le 59me relève le 83me pendant la nuit.
Les pertes ont été très lourdes au cours de ces trois journées de combat : presque tous les Officiers et plus des deux tiers des hommes ont été tués ou blessés. Parmi ces derniers, il faut faire une place toute particulière au Sous-lieutenant **NISMES** qui, resté dans les lignes allemandes, ayant eu la cuisse brisée, les deux joues traversées, le flanc ouvert, s'est traîné au milieu des cadavres et des blessés ennemis, a regagné nos avant-postes et, repris par les nôtres, n'a proféré aucune plainte, préoccupé qu'il était de raconter ce qu'il avait vu ou surpris dans le camp adverse.
Le Chef d'Escadron **POTIRON de BOISFLEURY** s'est, là encore, prodigué, collaborant efficacement avec le Colonel **PÉRIER d'HAUTERIVE**, ne ménageant point sa peine, accomplissant, comme partout avec la plus grande valeur et la plus haute conscience, son devoir de chef. Le Capitaine **DELVOLVÉ**, commandant le 3e Bataillon, le Capitaine **DESCHAMPS** (11e Compagnie), les Lieutenants **MIALET**, **CHARDONNET**, le Sous-lieutenant **BONNERIC**, font preuve d'une énergie et d'une endurance remarquables. Le Capitaine **RIBAUT**, commandant la 3e Compagnie de Mitrailleuses, est tué en conduisant sa Compagnie à son poste de combat à travers un barrage intense. Le Lieutenant **CORNEVAUX** est blessé.

L'aumônier volontaire, l'abbé **DAUVIRAY** fait preuve d'une abnégation au-dessus de tout éloge en soignant dans les fermes ou les granges, exposées au feu ennemi, les blessés du Régiment. Il est deux fois enseveli sous les décombres, et continue sa tâche sans répit, réconfortant par son calme courage tous ceux qui 'approchent et donnant à un grand nombre de mourants les consolations de son ministère.

Le Chef du Service de Santé, le Médecin-Major **UFFERTE** remplit ses fonctions avec le plus grand dévouement.
Enseveli, lui aussi, par un obus sous les débris de son poste de secours et contusionné, il continue

néanmoins à assurer son service et donne à tous le plus noble exemple.

Les docteurs **BENTKOWSKI** et **JANY**, du 3e Bataillon, **FRIS-LARROUY** et **ORLIAC** du 2e, font également preuve de courage, assurant les évacuations dans les circonstances les plus périlleuses, installés dans des fermes sans cesse mises à mal par le tir ennemi. Ils sont aidés dans leur tâche par le dévouement incessant des brancardiers **COUMET**, **GRATIAN**, **AUBAIN**, **BERGÈS**, **FORCAMIDAN**, **TOULOUSE**, **RASCOL**, presque tous vétérans, tous volontaires dès qu'il s'agit d'aller sous un barrage relever un blessé.

Il est impossible de songer à relater tous les exploits qui ont illustré les unités, les officiers et les hommes du 83me pendant la bataille des Flandres. Le Commandement, qui les a reconnus, a décidé de les honorer en accordant au Régiment une Citation à l'Ordre de l'Armée.

CHAPITRE XII

LA RÉGION DE SAINT-MIHIEL

Le Régiment se trouve, en mai 1918, en face du Camp des Romains, la droite en forêt d'Apremont, au Bois d'Ailly. Le secteur plutôt tranquille prête aux opérations de détails.

Le Sous-lieutenant **MEURISSE**, commandant le groupe d'élite du 2e Bataillon, fait maintes fois preuve de qualités guerrières de premier ordre. Il reçoit l'ordre de faire des prisonniers coûte que coûte. Il part en plein jour avec l'Adjudant **BERGÈS** et quelques hommes. Sans être vus, ces braves se glissent jusqu'au pied des défenses allemandes, les passent en rampant et se rassemblent de l'autre côté dans un élément de tranchée à peine creusé. De là, ils observent. Non loin d'eux se tiennent deux sentinelles. Bondir sur elles et les capturer est pour ces hardis l'affaire d'un instant. Mais, sortant d'un abri voisin, des Allemands voient et donnent l'alarme. Les nôtres, pris à partie par une vive fusillade, se réfugient avec leurs captifs dans un trou d'obus entre les lignes. Un seul d'entre eux est tué. Les autres attendent la nuit et regagnent nos positions, ramenant les deux prisonniers. Le Sous-lieutenant **MEURISSE** est cité à l'Ordre de l'Armée. L'Adjudant **BERGÈS** reçoit la Médaille Militaire. Grâce à eux, le Commandement a pu confirmer l'ordre de bataille ennemi, sur lequel il avait des doutes.

Le Lieutenant **BATAILLE**, l'Adjudant **SIRE** et les patrouilleurs d'élite du Bataillon **Le SÉNÉCHAL** — le 3e — multiplient les reconnaissances offensives et font de nombreux prisonniers.

A Saint-Mihiel, comme partout ailleurs, le 83me a su affirmer sa supériorité sur l'ennemi.

Archives Tranchée

Historique du 83e Régiment d'Infanterie
numérisation : P. Chagnoux - 2012

CHAPITRE XIII

DE CHAULNES A LA CAPELLE

Relevé le 11 août en forêt d'Apremont par le 156me Régiment d'Infanterie, le 83me se repose pendant quelques jours dans la région au sud de Commercy.
Le 21 au soir, il débarque à Bacouel, sur la ligne de Paris, à 10 kilomètres au sud-ouest d'Amiens et cantonne à Saint-Sauflieu. Il en repart le lendemain, s'arrête une nuit à Cottenchy et bivouaque ensuite dans le Ravin de Caix. Après y avoir stationné quelques heures, il remplace en première ligne des forces anglaises arrêtées devant Chaulnes, à Lihons par la résistance allemande.
La relève s'effectue dans la nuit du 24 au 25 août. Sous un violent bombardement par obus explosifs et toxiques. Le 3e Bataillon, très éprouvé par l'ypérite, s'installe et se maintient malgré tout dans la ligne avancée.
Le 27 août, l'ennemi, pressé aux deux ailes, commence à se replier devant le front de la 34e Division d'Infanterie. Le recul sera désormais pour lui la seule manœuvre possible jusqu'à l'armistice.
Dans la marche en avant de la Division d'Infanterie, la mission du Régiment est de forcer ou de tourner les résistances opposées par l'adversaire. Le même jour, la progression du 59me est arrêtée au Bois Kratz ; le 83me court. A 21 heures, son 2e Bataillon (**RENARD**) atteint les lisières sud de **Chaulnes** et, tournant ce village à l'est et à l'ouest, permet au 3e Bataillon (**Le SÉNÉCHAL**) de le traverser le lendemain matin sans incident.
La progression s'accélère : Deniécourt et Hyencourt tombent entre nos mains. Marchélepot, Pertain, Licourt sont dépassés. Après un rude combat, le 1er Bataillon (**de BOISMARIN**) gagne la tête de pont **d'Épenancourt** solidement fortifié et bien défendu par des mitrailleuses. Il faut au 1er Bataillon deux jours de lutte acharnée pour l'enlever. Le Sous-lieutenant **RICHARD**, de la 2e Compagnie, au joyeux courage, tente en plein jour, de reconnaître l'emplacement d'une mitrailleuse ennemie particulièrement gênante pour la progression. Les hommes le supplient de ne point s'exposer : il ne veut pas les entendre. Il rampe seul vers le sommet d'un petit mamelon d'où il verra sans doute plus aisément les positions ennemies. Bientôt aperçu, il est pris pour cible. Sans s'émouvoir, il continue sa marche, se dressant parfois à demi pour mieux observer. Les Allemands ne cessent de tirer. Une balle l'atteint au flanc. Les hommes le ramènent dans nos lignes où il expire sans reprendre connaissance.
Animés du désir de le venger, les soldats de la 2e Compagnie se jettent au pas de charge sur les postes ennemis qu'ils bousculent et atteignent les rives du canal de la Somme, au village d'Épenancourt qui est entièrement conquis. Ce succès est dû, en grande partie, à la vaillance et aux belles qualités militaires du Capitaine **PUAUD**, commandant la 2e Compagnie.
Battu à chaque rencontre, l'ennemi songera de plus en plus pour faciliter sa défense à mettre entre nous et lui quelques barrières naturelles. La Somme et le canal qui la longe constituent à ce point de vue un obstacle de première valeur. La rivière se divisant en deux bras d'inégale largeur, coule au milieu des terrains inondés. Deux lignes de hauteurs l'encadrent, rapides du côté français, se relevant au contraire en pentes douces du côté allemand. Les routes construites en remblai presque rectilignes, surveillées par l'ennemi, sont les seuls passages que l'on peut emprunter. Celle d'Épenancourt à Falvy est barrée à 200 mètres de la rive par une redoute blindée armée de mitrailleuses. De part et d'autre de ce Blockhaus, sur un talus, une tranchée court en crête. Il s'agit donc de franchir un défilé battu sur sa longueur par un feu direct et flanqué par deux étages de feux croisés. L'action ne peut être tentée que par surprise.
Dès le 1er septembre, des éléments du 1er Bataillon passent le canal en face de l'ancien pont

d'Épenancourt. Le **3**, l'Adjudant-chef **MALLET**, de la 3e Compagnie, réussit à traverser avec sa section, le premier bras de la Somme et reconnaît aussitôt, sous une grêle de balles, les abords de la route de Falvy. Une partie de la tâche est accomplie, ce n'est pas la plus rude.
Le second bras de la Somme nous sépare de l'ennemi très vigilant. Il faut jeter dans le prolongement de la route, où les balles sifflent à tout instant, une passerelle de fortune. La nuit, le Génie y travaille, protégé par des patrouilles du 3e Bataillon chargé à son tour de prendre la tête de la progression. Bien que réduit à une soixantaine d'hommes, ce bataillon, sous le commandement du Commandant **Le SÉNÉCHAL**, franchira la Somme, le premier de l'Armée **DEBENEY** et entraînera dans son élan jusqu'aux Anglais qui le prolongent à gauche.
En deux nuits, une passerelle de fortune est établie. Le 4 septembre au soir, tout est prêt. Alors, les 9e et 10e Compagnies, commandées par le Lieutenant **JOUBERT** et le Capitaine **GOUYGOU**, font une première tentative. Une grêle de projectiles brise leur élan et les contraint à se tapir dans les marais. Il y a des pertes. Ces deux Compagnies doivent passer la nuit dans l'eau jusqu'à mi-ventre, sous le feu de l'ennemi. De temps en temps, elles détachent une patrouille qui, de nouveau, tâte le passage. Impossible d'avancer. Cependant la nuit s'écoule et l'aube paraît. Dans quelques instants, en plein jour, la petite troupe deviendra pour les mitrailleurs adverses une cible facile : il faut à tout prix forcer le passage.
Le 3e Bataillon s'avance résolument sur la passerelle. Soudain, une brusque rafale oblige les hommes à se coucher les uns sur les bords de la voie derrière les troncs d'arbres, les autres en dehors, dans le marais. Le jour grandit. Le tir peu à peu cesse. Le lieutenant **JOUBERT** se lève alors tout droit et crie : « En avant, la 9e ». Le Capitaine est aussitôt à ses côtés et leurs chefs au premier rang ; les deux Compagnies confondues se précipitent, au pas de charge, à l'assaut du Blockhaus.
Le Sergent **PÉDEFER**, de la 10e Compagnie, collaborateur assidu en Champagne et à Saint-Mihiel, du Sous-lieutenant **BATAILLE**, se distingue particulièrement par son ardeur et son courage, lors du franchissement de la Somme. Avec lui combattent le Caporal **SANGAY**, les soldats **CHAUVE**, **DUBOÉ**, **LAFFARGUE**, **KELLER**, **PONEY**, **PRÉVOST**, **ECKLER**, **BURLAN**, de la 10e Compagnie, qui, rivalisant d'entrain, contribuent puissamment à la prise du fortin. A la 9e, le Caporal **BOYER**, les soldats **DÉJEANT**, **SOUM**, **AUDOUY**, **PETIT**, **RICHARD**, **REY**, **PELÉ**, **REYNE**, **CHALEUX**, **TOURNEUX**, **COURDON**, **BEIX** sont les premiers à suivre le Lieutenant **JOUBERT** et entraînent dans leur élan tous leurs camarades.
L'ennemi est surpris. Déjà les nôtres ont parcouru plus de la moitié de la distance lorsque les mitrailleurs, avertis par le bruit, bondissent à leurs pièces qu'ils avaient cru pouvoir quitter au lever du jour. Les Français sont à vingt mètres d'eux, baïonnette haute. Les Allemands ouvrent un feu rapide. Mais, affolés, ne touchent personne. Ils sont bientôt entourés et massacrés. Ceux qui occupent la tranchée à droite et à gauche de la route s'enfuient au plus vite, poursuivis par les nôtres, laissant des morts, abandonnant des blessés et cinq mitrailleuses. De toutes parts, chez nous, des hommes surgissent, comme des entrailles du sol. Ils franchissent le fleuve et gravissent les pentes, alignés comme à la parade. A droite, les uniformes bleus, à gauche les troupes anglaises en costume kaki, succession ordonnée de petites colonnes, envahissent et couvrent tout ; on dirait les lames courtes de la mer montante. Les bois sont tournés et fouillés. Les villages sont visités. Par ci, par là, quelques flocons de fumée sortant du sol marquent l'emplacement du nid de résistance ; impassibles, les nôtres continuent leur progression. Ils s'arrêtent quand la nuit tombe. Le Commandant **de BOIS-MARMIN**, chef du 1er Bataillon, tombe mortellement frappé le 5 septembre au moment où il observe lui-même le repli de l'ennemi du haut des ruines de l'Église d'Épenancourt. Sa mort consterne ses hommes et ses chefs, car il avait su forcer leur estime par sa haute conscience et s'attirer leur affection par sa paternelle bienveillance et sa juste fermeté.

Le lendemain, 6 septembre, le Régiment quittant le village et le Bois de Falvy, part droit vers l'est. Il dépasse Croix-Moligneaux, Quivières, Ugny-l'Équipée. A Lanchy, les Allemands résistent et saluent d'une grêle de balles nos éléments avancés. Le 2e Bataillon marche en tête, le 3e en soutien, le 1er suit en réserve.
Le 7, les 1er et 3e Bataillons, prenant la tête, atteignent le soir la route de Beauvais à Vaux et le village de Germaine. Le village de Vaux est enlevé le 8 au matin par le 3e Bataillon. Un bombardement intense déclenché sur cette unité, achève de la décimer.
Le Régiment est relevé par le 59me dans la nuit du 8 au 9.
Il rentre dans la lice le 16 au soir. Le 2e Bataillon a pour mission d'atteindre la lisière est du Bois de Savy. L'affaire est chaude. Le Bataillon **RENARD**, obligé de manœuvrer sur un glacis, s'efforce, à plusieurs reprises, d'enlever la position ennemie. Le barrage d'artillerie et de mitrailleuses l'empêche chaque fois d'y parvenir. Il atteint cependant, en fin de journée, la lisière ouest du Bois et s'y maintient. Enfin, le 18 septembre, dans un dernier élan, il occupe le Bois tout entier au prix de pertes sévères, et réussit à capturer vingt-trois prisonniers et trois mitrailleuses.
Le 1er Bataillon monte le soir remplacer le 2e. Le 19 septembre est encore une rude journée. On essaye d'aborder la tranchée de Douai fortement tenue par l'ennemi et située à l'ouest des villages de Francilly-Selency. Nous essuyons de lourdes pertes et nous ne pouvons nous maintenir dans la position conquise dont nous ramenons cependant quelques prisonniers.
Le 22 septembre, la Division d'Infanterie, ayant à son actif un mois de combat sans trêve, est relevée sur ses positions par des Bataillons de Chasseurs et des Régiments d'Infanterie. Le 83me se repose quelques jours dans la région de Sains-en-Amiénois. Il avait, pendant ces trente jours d'effort, progressé de 35 kilomètres, repris 1à villages à l'ennemi, capturé 65 prisonniers et 11 mitrailleuses. A la suite de ces affaires, le Régiment obtient une seconde Citation à l'Ordre de l'Armée.
Lorsque le Régiment reprend la poursuite, Saint-Quentin est dépassé et l'ennemi, en pleine retraite, s'efforce de gagner du temps en se cramponnant aux barrières naturelles. Le 11 octobre, il défend encore ces têtes de pont sur la rive droite de l'Oise à 8 kilomètres à l'ouest de Guise. Le 83me entre en contact avec lui aux lisières ouest du village d'Hauteville et la Côte 139.
Dès le 12 octobre, le 3e Bataillon reçoit l'ordre d'enlever le village et de gagner le bord de la rivière. L'action s'accomplit au milieu de la nuit ; les 60 hommes que réunit à peine l'unité **Le SÉNÉCHAL** se heurtent à une garnison de 900 hommes et subissent le feu de nombreuses mitrailleuses. Ils ne se replient qu'après avoir réussi à pénétrer au cœur même de la position ennemie et fait des prisonniers. Grâce à ce coup de main exécuté par les Lieutenants MIALET et BATAILLE, le Commandement obtient sur les forces adverses les renseignements qu'il désire.
Le Régiment s'attaque, le lendemain matin, après une intense préparation d'artillerie, aux bois de la Côte 139. Le 2e Bataillon, établi au pied de la pente, doit franchir un large glacis arrosé par le feu de l'ennemi ; la première tentative échoue : les mitrailleurs allemands ne sont pas réduits au silence par les obus. Tandis, en effet, que notre artillerie lourde écrase les lisières sud et ouest de ces Bois, les tirailleurs ennemis, installés 200 mètres en avant dans des trous individuels, se dissimulent dans les hautes herbes et demeurent indemnes. En plein midi, le Chef de bataillon **RENARD** gagne les éléments les plus avancés de sa troupe et part le premier à l'assaut. Ses hommes le suivent ; tous tombent à l'improviste sur l'ennemi. Au cours d'une vive fusillade et d'un violent corps à corps, un officier allemand est tué, ses hommes se rendent et nous occupons la position, où 42 prisonniers sont capturés. De nombreuses mitrailleuses restent entre nos mains. Le Capitaine **LAUGA**, adjudant-major du 2e Bataillon, les Sous-lieutenants **PATANCHON**, **PINLA**, **BOIZARD** suivent leur chef de bataillon au premier rang de leurs hommes.
Le lendemain, le Commandant **Le SÉNÉCHAL**, avec le 3e Bataillon, bouscule la garnison

d'Hauteville et s'empare du village. Les Lieutenants **BATAILLE** et **DUFAU**, les Adjudants **GUIMONT** et **DUPRAT**, les Sergents **CHATELAIN**, **FOURCADE**, **GRENOUILLET**, **PANON**, **PARGNES** ; les Caporaux **PLACES**, **BARROYER**, **LEROY**, **PARTY**, **PACAULT** ; les soldats **CARPEZAS**, **BLANC**, **LELOIRE**, **ESAONI**, **DARU**, **ECKLER**, **BLANC**, **ALIBERT**, **HERVOUET**, **GILDAS**, **PEYRE** et **BIDALOUS**, rivalisent de vaillance à l'assaut **d'Hauteville** et, par leur attitude décidée, mettent l'ennemi en fuite.
Nos éléments avancés atteignent la rive du canal qui longe à l'ouest la rivière. Le Génie construit au cours de la nuit deux passerelles de fortune et nous établissons des P. P. en tête de pont.
Le 2e Bataillon, continuant à gauche sa progression, pénètre dans le village de Noyales, situé à 2 k.500 au nord-est d'Hauteville et atteint les bords de l'Oise. De l'autre côté du cours d'eau, de hautes carrières fortement défendues par l'ennemi constituent un objectif des plus difficiles à atteindre. Le 2e Bataillon voit ses élans successifs se briser là contre pendant sept jours. Enfin, l'Oise est franchie dans la nuit du 25 au 26 octobre et le 2e Bataillon y maintient la tête de pont conquise malgré une forte contre-attaque allemande. Le 27, une seconde tête de pont est établie.
Là, se terminent les fastes du Régiment. Le 28, il passe en réserve. Il restera dans cette situation tout en suivant le mouvement des troupes de première ligne jusqu'à la signature de l'Armistice qu'il apprend, le 11 novembre, à Leschelles et à Buironfosse, villages bâtis sur la route de Rouen à La Capelle à quelques trois lieues de la frontière belge.

Au cours de la guerre, le 83me a vu bien souvent son cadre d'officiers et de sous-officiers et l'ensemble de son effectif s'épuiser. Des renforts appelés de tous les coins de France sont venus réparer les larges brèches faites dans ses rangs. Bretons, Parisiens et bien d'autres se sont ainsi accolés aux Pyrénéens, aux Basques et aux Languedociens. Ces mélanges n'ont jamais altéré le vif esprit combatif et d'entier dévouement qui est la marque profonde et véritable de ce beau Régiment. Les Officiers envoyés par les autres Corps ont toujours été frappés par ce côté si séduisant de la physionomie du 83me. Le Commandant **Le SÉNÉCHAL** aimait à rappeler la brillante conduite du Caporal **SANGAY** qui, au cours de l'avance dans la Somme, allait seul marchant à 1 kilomètre en avant de nos petites colonnes pour éventer les nids de résistance disséminés un peu partout par les Allemands. Un jour, tombant à l'improviste sur un poste de mitrailleurs ennemis qui l'avait laissé approcher, il veut se saisir de leurs pièces. Mais ceux-ci, ouvrant le feu, le tuent. Aussitôt, un de ses camarades de la 10e Compagnie ayant entendu le coup de feu partir et n'apercevant plus **SANGAY**, devine le drame et se porte au secours de son caporal. Malgré la distance et les coups de fusils qu'il essuie, il le ramène dans nos lignes forçant l'admiration d'une patrouille du 88me qui opérait dans ces parages.
Le village de Vaux avait été signalé comme abandonné par l'ennemi : le Caporal **SAUQUET** s'y rend avec quatre hommes et se voit soudain entouré d'ennemis. La petite troupe se défile le long des rues, se retranche derrière des pans de murs et lutte pendant toute la nuit jusqu'à ce que nos unités ayant repris leur progression la viennent délivrer. Le Lieutenant **CORNEVEAUX** trouve la mort au cours d'un bombardement tandis que, restant sur une route exposée aux coups, il fait rentrer sa Compagnie dans des abris à proximité, refusant d'y pénétrer lui-même tant que ses hommes n'y ont pas pris place. Il meurt en leur criant : « Garez-vous vite, voici un obus ».

Bien des pages ne suffiraient pas à épuiser la liste des faits glorieux accomplis dans le Régiment. Bornons-nous pour terminer à transcrire les plus brillantes parmi les Citations obtenues par chacune des unités du 83me.

Ordre du 17e C. A., N° 46 du 16 janvier 1915,
1er et 3e Bataillons

« Après plusieurs semaines d'une attaque pied à pied menée avec une persévérante énergie contre la « position fortifiée de la Côte 200 de Perthes-lès-Hurlus ont, le 8 décembre, dans un assaut des « plus brillants, enlevé cette position et l'ont conservée malgré tous les retours offensifs de l'ennemi « et de sérieuses pertes. »

Ordre de l'Armée, N° 114, 11 octobre 1915

« *Le 25 septembre, entraînés par ses Officiers et ses Sous-officiers, les 5e et 7e Compagnies se sont « jetées avec un élan admirable à l'assaut d'un fortin allemand puissamment organisé depuis dix « mois, s'en sont emparé, s'y sont maintenues pendant plus d'une heure, repoussant pied à pied, avec « une farouche énergie et un courage indomptable toutes les contre-attaques allemandes, ne l'ont « abandonné que submergées par le nombre et après épuisement complet de ses grenades et de ses « munitions. »*

Ordre de l'Armée, N° 660, 18 octobre 1916

« *Le détachement de reconnaissance de la 5e Compagnie, sous les ordres du Lieutenant « **LAGASQUIE** et du Sergent **BERGES**, a préparé pendant un mois avec persévérance et habileté « un coup de main, sur un poste d'écoute allemand, l'a exécuté du 8 au 9 octobre 1916, en utilisant « les passages qu'il avait spécialement fait dans les défenses accessoires, a réussi, sous un feu « violent, à capturer un prisonnier à 50 mètres des tranchées ennemies et à le ramener dans nos « lignes.* »

Ordre de l'Armée, N° 835, 17 mai 1917

*« Sous le Commandement du Chef de Bataillon **MARIENVAL**, puis du Capitaine Adjudant-Major « **OLLIVE**, le 2e Bataillon, dans un élan superbe, s'est porté à l'attaque d'une position « formidablement organisée, a enlevé 4 lignes de tranchées et le réduit de l'adversaire, bousculant « en cours de route les résistances ennemies, faisant des prisonniers, prenant des mitrailleuses, 1 « canon et 3 mortiers, atteignant enfin l'objectif après une progression de 2 kilomètres. Ayant perdu « son chef et presque tous ses officiers, a tenu pendant tout le cours de la journée sur la position « conquise, repoussant trois contre-attaques, subissant un violent bombardement, ces unités et sa « Compagnie de mitrailleuses rivalisent de bravoure et de ténacité.*

« Les 1re, 3e, 2e et 9e Compagnies ont été citées à l'Ordre de divers Corps d'Armée, de même que la « 2e Section de la 3e Compagnie.

Ancestramil

« La 4e Section de la 1re Compagnie, la 2e Compagnie toute entière et la 9e ont été citées à l'Ordre de « la Division d'Infanterie.

Enfin, le Régiment a obtenu, à l'Ordre de l'Armée, les deux citations suivantes qui lui ont conféré la Fourragère :

Ordre de l'Armée, N° 57, 1er août 1918

« *A peine entré en secteur, sur des positions faiblement organisées, a subi des attaques successives « très violentes, pendant les journées des 23 et 24 avril, et la nuit du 23 au 24. Malgré un « bombardement presque continuel et des plus violents par obus de gros calibre et toxiques, a résisté « aux assauts les plus furieux.*
« Grâce aux sages mesures prises par le Chef de Corps, le Colonel ***d'HAUTERIVE****, à la vigueur et « à l'à-propos des contre-attaques prescrites, a réussi à maintenir la position qui lui était confiée et « dont la possession importait au développement des opérations des troupes voisines.* »

Signé : **De MITRY**.

Ordre 12834 « D »

« *Beau Régiment qui a fait preuve, sous le Commandement du Colonel* ***d'HAUTERIVE****, de « remarquables qualités d'endurance au cours de la marche sur Saint-Quentin, en 1918 ; de haute « lutte a franchi le premier la Somme et le canal à hauteur d'Épenancourt, puis a continué, avec « ténacité, la poursuite en dépit des pertes qu'il a subies.* »

Ancestrama